IMAGES

ENTRE DEUX CONFERENCES

25 millièmes
En PALESTINE 30 mils
En SYRIE & LIBAN 30 piastres

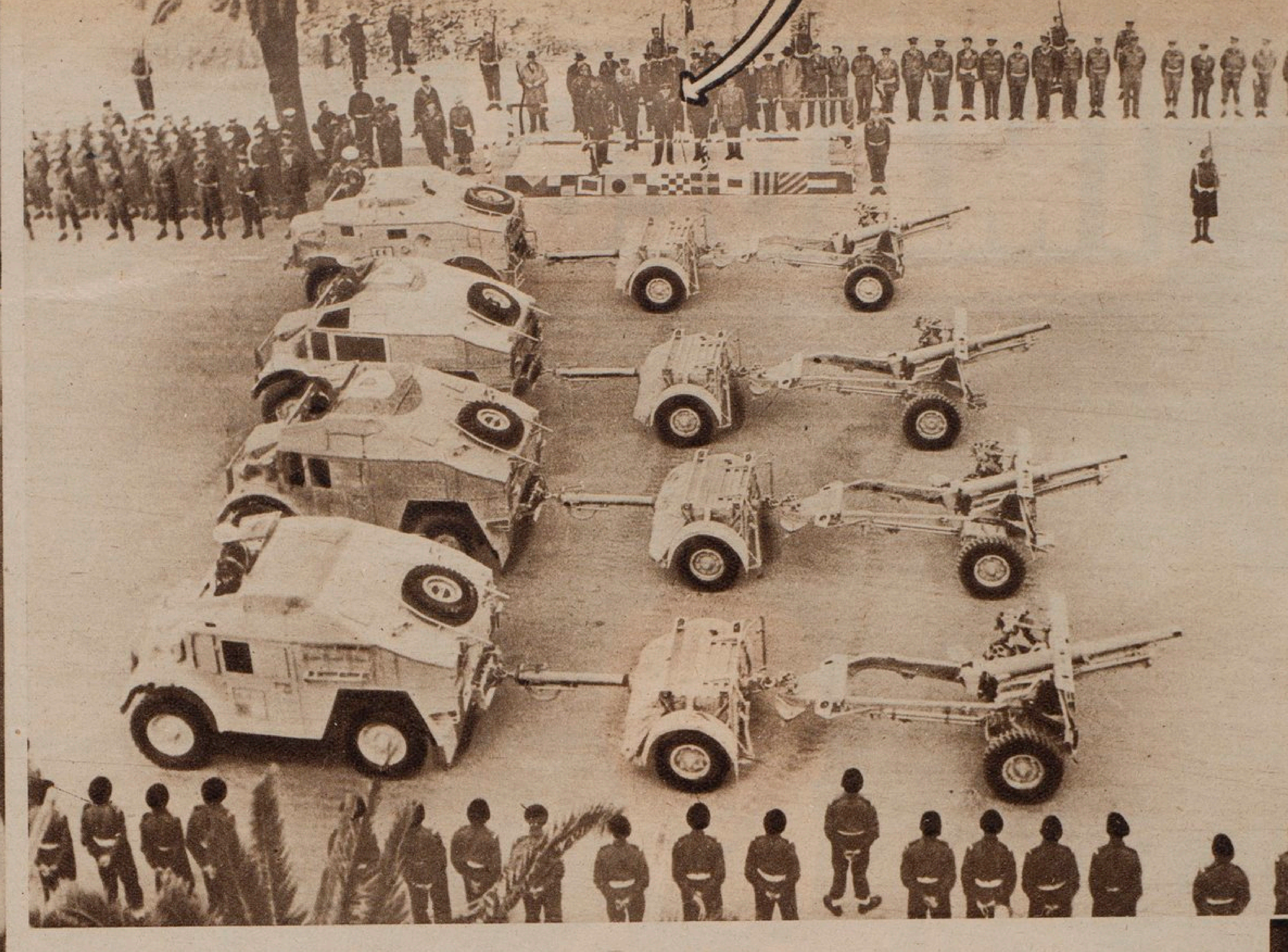
DANS CE NUMERO:

AUJOURD'HUI EN ITALIE

LE CAIRE (EGYPTE)

Images ACTUALITÉS





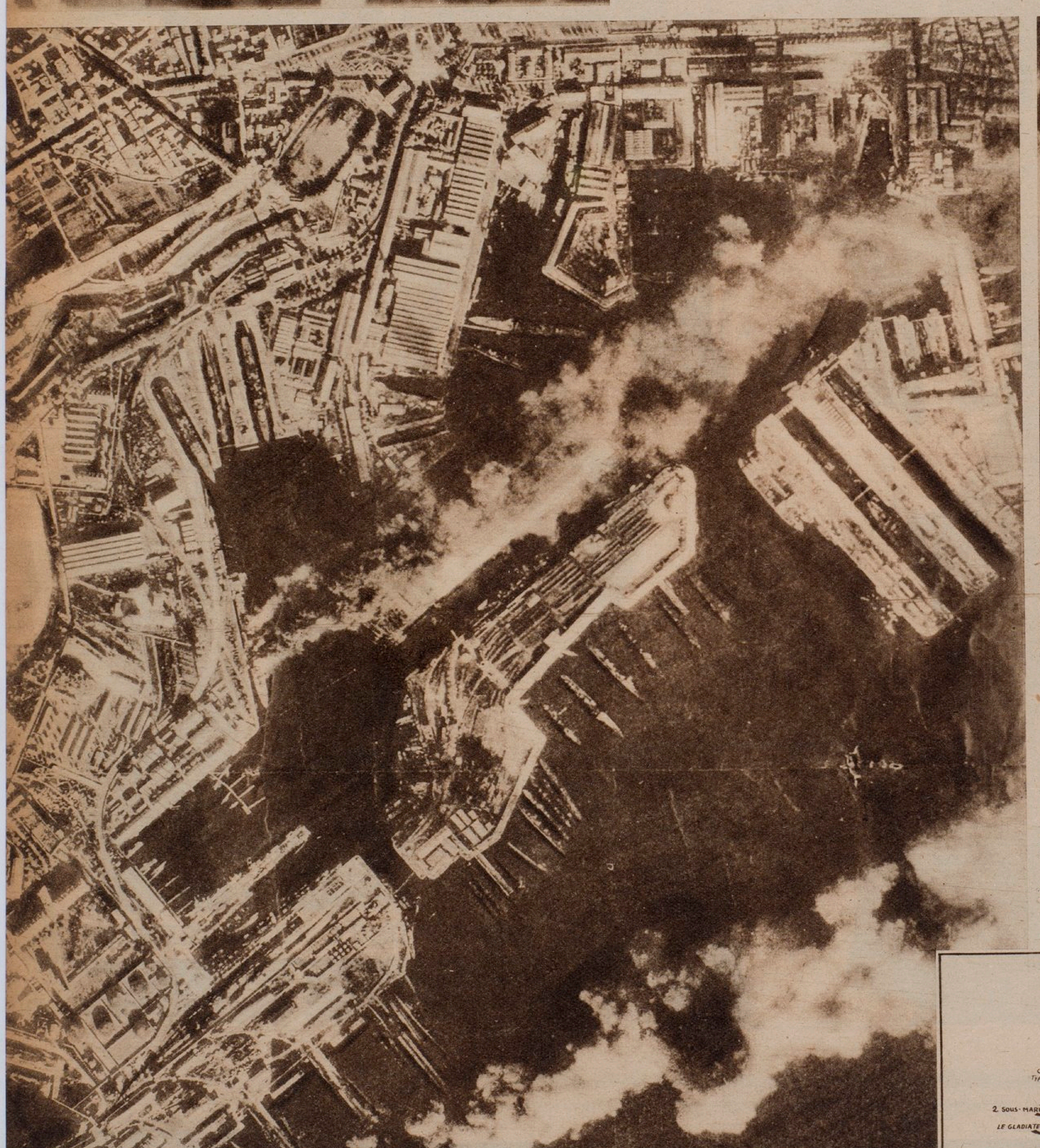
S.M. LE ROI, DOCTEUR HONORIS CAUSA

S.M. le Roi Farouk Ier s'est rendu cette semaine à Alexandrie où il reçut, à l'Université Farouk Ier, dont il est le fondateur, le titre de Docteur Honoris Causa. Le voici, au cours de la cérémonie, revêtu de sa robe universitaire. A sa droite, le prince Omar Toussoun. (Photo Riad Chehata)

↑

CHURCHILL A TRIPOLI

Les fameux canons britanniques de 25 livres, dont le tir s'est montré des plus efficaces au cours des récentes batailles qui ont bouté l'ennemi en dehors de Tripolitaine, défilent dans Tripoli devant M. Churchill que l'on voit debout sur l'estrade.



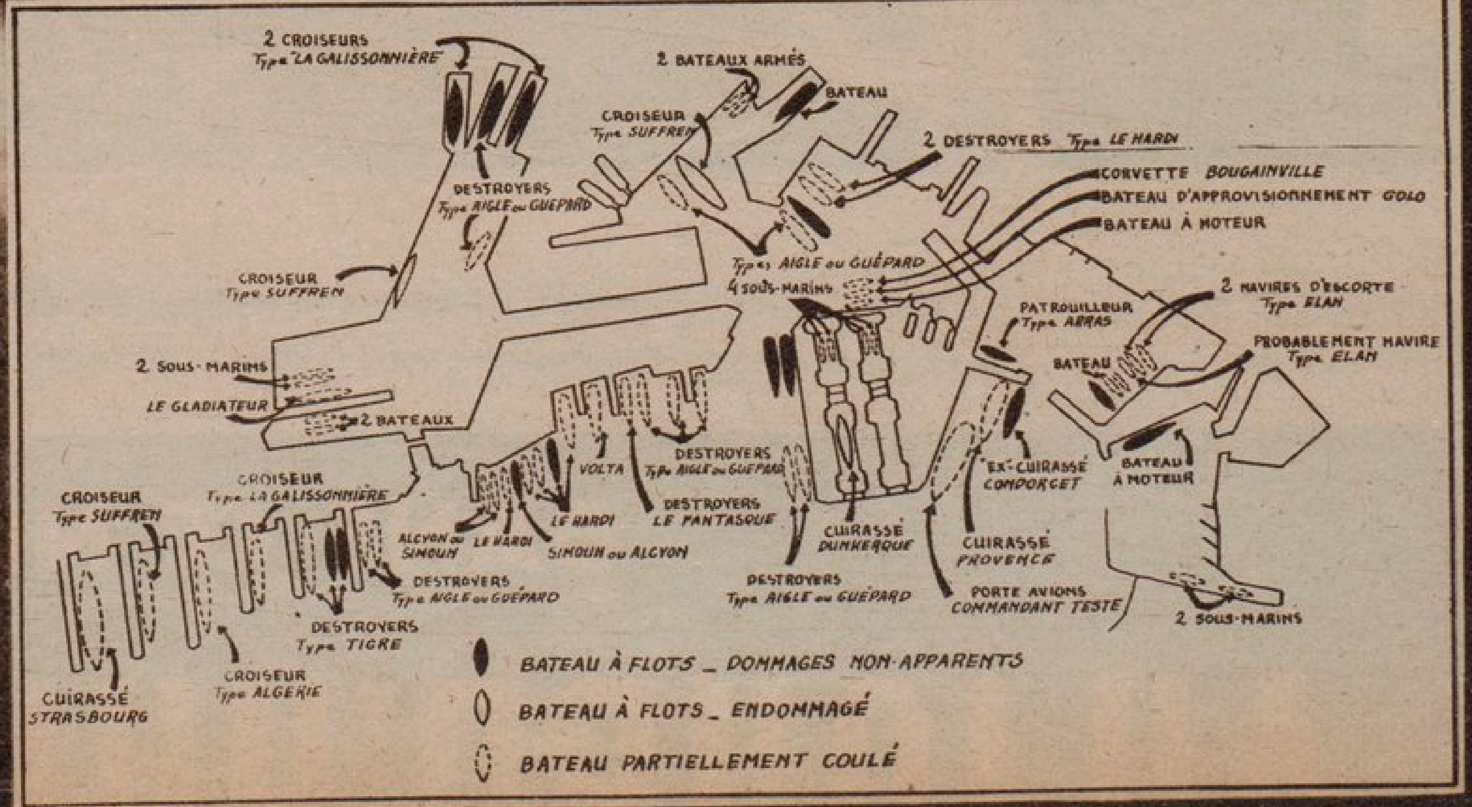


LE GÉNÉRAL WAVELL EN CONFÉRENCE

Le général Wavell, traversant la frontière de Birmanie, a visité les régions avancées de la frontière nord-est des Indes. Le voici examinant, avec des officiers de son état-major, une carte de la région.

LE SABORDAGE DE LA FLOTTE DE TOULON

Une vue aérienne du port de Toulon après le sabordage de la flotte française. Des soixante-six vaisseaux qui se trouvaient dans la rade, 48 sont submergés en partie. Une épaisse fumée se dégage de deux croiseurs de la classe du « Suffren ». Cette photo a été prise le lendemain de l'héroïque tragédie. Ci-dessous : le plan de la base de Toulon au moment où l'ordre de sabordage de la flotte fut donné.



L'ECRAN DE LA SEMAINE

Londres-Stalingrad

UNE PROPHÉTIE DU TIGRE

« Churchill est le seul Anglais qui ait compris l'Allemagne », disait Clemenceau en 1923.

Et le Tigre d'ajouter :

« Si les Allemands ne réussissent pas à prendre leur revanche, c'est que Churchill se mettra un beau jour en travers. »

On nota alors ce mot — authentique d'ailleurs — comme une simple boutade. Il a pris aujourd'hui une valeur singulièrement prophétique.

A l'occasion de la grande victoire remportée par les Russes à Stalingrad, ajoutons que M. Churchill a été également le premier Européen qui ait préconisé la méthode idéale à employer contre la « guerre-éclair », en s'inspirant à la fois de la tactique de guerre moderne, en général, et de la psychologie du peuple allemand en particulier. Cette méthode tient en deux mots : tenir et exténuer l'ennemi.

En effet, à la suite de l'effondrement de la résistance française, quand la Grande-Bretagne était menacée d'une invasion imminente, le Premier Ministre prononça ces paroles mémorables :

« Nous avons l'intention irrévocable de défendre pied à pied chaque village, chaque ville et chaque cité. La vaste agglomération de Londres peut aisément, à elle seule, si elle est défendue quartier par quartier, rue par rue, maison par maison, absorber le pouvoir offensif d'une armée entière d'assaillants et, graduellement, l'anéantir. Nous préférons voir Londres en cendres, que d'assister lâchement à son asservissement. »

Paroles prophétiques que n'a pas su méditer suffisamment le Führer.

Ce système de défense qui consiste à faire de chaque construction une forteresse et de chaque rue une tranchée ou une barricade, les Russes devaient le reprendre à leur actif en maintes occasions, principalement dans « la vaste agglomération de Stalingrad où la 6ème armée allemande a été graduellement absorbée puis anéantie ».

« Richelieu »

COLOSSE DES MERS

Une mission américaine, présidée par l'amiral Glasford, travaille à Dakar à la remise en service du cuirassé « Richelieu » de la marine de guerre française. Sous peu, ce colosse des mers ira rejoindre les flottes anglaise, américaine et française.

Construit au commencement de 1939, le « Richelieu » devait être lancé en même temps que le « Jean Bart » et le « Clemenceau ».

Lors de la défaite de juin 1940, le « Richelieu » part pour Dakar.

Voici quelques détails qui pourront donner une idée de la puissance formidable du « Richelieu » :

La longueur du navire est de 242 mètres et il déplace 35.000 tonnes. Le poids de son cuirassement est de 15 tonnes et sa vitesse de 31 nœuds, soit 55 kilomètres à l'heure. Il peut accomplir le tour du monde sans être ravitaillé en cours de route.

Quant à son armement, il comprend huit canons de 380 mm., placés dans deux quadruples tourelles à l'avant du colosse d'acier. Ces canons peuvent tirer des projectiles de 600 kilos à la cadence d'un projectile par canon toutes les 20 secondes, soit 24 projectiles par minute. Quant à la portée de ce tir, elle atteint 46 kilomètres et sa force peut venir à bout des plus fortes cuirasses. A côté de ce tir principal se trouve l'artillerie secondaire composée de 15 canons de 150 mm. pouvant tirer à 23 kilomètres contre des navires et à 20 kilomètres contre des avions. Tout ce formidable armement peut être manié très facilement.

L'aviation étant devenue indispensable dans les rencontres navales, le cuirassé « Richelieu » porte quatre hydravions puissants, qui peuvent être lancés au moyen de catapultes.

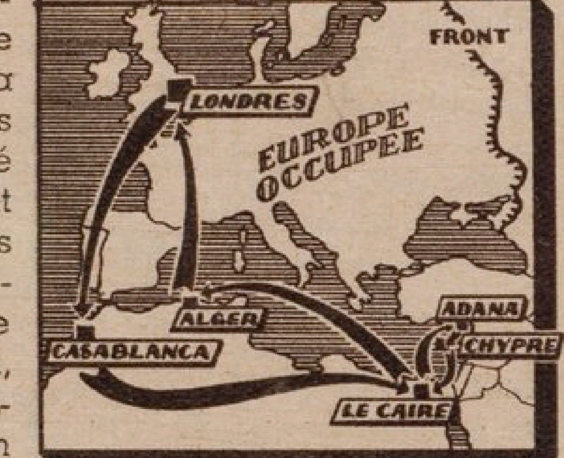
REVUE DES 7 JOURS

MUSSOLINI SACRIFIE SON GENDRE

Profond remaniement au sein du cabinet italien. Le départ de Ciano, que la presse française de gauche appelait « le gendrissime », ne laisse pas de donner cours à des conjectures variées. Le mari d'Edda Mussolini était encore, il y a quelque temps, l'un des champions de l'alliance avec l'Allemagne, et son épouse avait embrassé la cause nazie depuis 1936, lorsque Hitler et ses lieutenants lui avaient réservé un accueil chaleureux pendant son premier voyage à Berlin. Ciano assista à toutes les conférences, à toutes les consultations intercalliées depuis le début de la guerre. En quoi a-t-il encouru la disgrâce de Berlin, car il y a de fortes présomptions que le remaniement du cabinet italien a été voulu par la Wilhelmstrasse. Certaines sources d'informations ont parlé d'un complot, organisé par Ciano, de concert avec le maréchal Badoglio, pour jeter par-dessus bord un Mussolini trop usé, former un nouveau gouvernement et tenter d'entamer au plus tôt des négociations avec les Nations Unies. Quant à Grandi, « la version insinuant que l'ancien ambassadeur à Londres a été destitué parce qu'il tentait d'approcher les gouvernements alliés doit être accueillie avec beaucoup de réserve », dit le « Times ». Le même journal donne d'ailleurs une autre signification au remaniement ministériel italien : « Le renvoi de plusieurs ministres semble être un mouvement de propagande destiné à prouver au peuple italien que la situation n'est pas désespérée, et à faire retomber la responsabilité des déboires encourus sur deux boucs émissaires de première grandeur. »

PROMESSE DE SURPRISES

Une dépêche de Londres annonce que M. Churchill, rentré de son voyage sensationnel dans le Moyen-Orient et en Afrique du Nord, prépare un discours qu'il prononcera sous peu à la Chambre des Communes, et qui doit être considéré comme la déclaration la plus importante qui ait été faite depuis le début de la guerre devant les représentants du peuple britannique. Le Premier fera, paraît-il, des révélations sensationnelles, relatant en particulier certaines rencontres qu'il a eues avec des personnalités qui n'ont pas été mentionnées dans les communiqués jusqu'à maintenant.



A l'autre bout du monde, le général Tojo a paru une fois de plus devant la Diète japonaise. Le Premier Ministre nippon a déclaré que désormais l'initiative dans le Pacifique n'appartenait plus au Japon. Il souligna l'impérieuse et urgente nécessité pour l'armée et la marine japonaises d'avoir à se retrancher le plus solidement possible, pour tenir à tout prix les territoires conquis. Pour mitiger un peu l'effet désastreux que ces déclarations peu optimistes devaient produire sur ces auditeurs, il évoqua avec une imagination peu commune le monde de l'après-guerre, ou plus précisément d'après la victoire japonaise : un monde dans lequel à chaque carrefour se trouvera un policier nippon, jouissant du droit de juridiction basse et haute sur toute la population du globe...

UNE CONTRE-ATTAQUE NAZIE EN RUSSIE ?

Hitler a promis, dans sa proclamation qui fut lue par Gœbbels au peuple allemand, qu'au printemps prochain, l'armée allemande, reprenant l'offensive, détruirait l'armée rouge.

Six semaines seulement nous séparent du printemps. Hitler est-il en mesure de tenir sa promesse ? D'après l'expert militaire américain, trois conditions essentielles doivent être remplies au préalable :

1° Hitler doit arrêter l'offensive soviétique avant de pouvoir déclencher la contre-offensive allemande. Mais loin de diminuer d'intensité, l'action russe devient tous les jours plus violente et plus étendue. Frappant vers l'ouest à partir de la base vitale de Voronezh, l'armée rouge a coupé la voie ferrée entre Kursk et Orel, occupé Kursk, et menacé de couper cette même voie entre cette dernière localité et Kharkov. Au sud, les Russes ont conquis Kupyansk et Svatovo, menaçant Vorochilovgrad. S'ils parviennent à traverser le Donetz supérieur en force et à déborder sur une étendue de moins d'une centaine de milles vers Nikitova, ils couperont la dernière voie de ravitaillement aboutissant à Taganrog. Cette dernière ville fut le principal point d'appui des Allemands lorsque, en été dernier, ils déclenchèrent l'attaque contre Rostov. Plus au sud, les armées allemandes dans la zone côtière du Caucase sont coupées et n'ont comme chance de salut que la possibilité d'une difficile retraite vers la Crimée, à travers le détroit de Kertch. Au nord, les communications latérales de Hitler sont brisées en un point et sérieusement menacées en un autre. Hitler a perdu deux positions vitales : Schlusselbourg et Velikie-Luki, qu'il avait réussi à tenir pendant tout l'hiver dernier. Léningrad n'est plus une forteresse assiégée, mais une base importante pour une offensive que pourrait déclencher l'armée rouge dans ce secteur.

2° Hitler doit trouver les effectifs et le matériel nécessaires pour lancer une offensive concentrée lui offrant quelques chances de succès. Il a perdu plus de 330.000 hommes devant Stalingrad. Les offensives de l'été dernier lui ont coûté des centaines de milliers de morts. Toutes ces pertes ne peuvent être comblées ni par les effectifs du Reich ni par ceux de la Hongrie, de la Roumanie et de l'Italie, même si les gouvernements de ces pays consentent à lui fournir encore de la chair à canon. Où donc Hitler trouvera-t-il les effectifs lui permettant de tenir sa promesse ?

3° Hitler devra pouvoir concentrer toute la puissance de son offensive contre la Russie, comme il le fit en 1941 et en 1942, sans être obligé de conduire également des opérations majeures sur d'autres théâtres. Mais après la Conférence de Casablanca l'ouverture d'un second front en Europe obligera les Allemands à modifier leurs plans.

Conclusion : Hitler n'aura pas la possibilité de lancer sa contre-offensive de 1943.

BRANLE-BAS DANS LE REICH

Des rapports étranges parviennent de la frontière française. Hitler voudrait se défaire du commandement suprême des armées du Reich, et il serait en train de rétrocéder ce commandement aux généraux. Est-ce là une manœuvre subtile pour dégager la responsabilité du Führer et lui permettre de faire retomber la faute des désastres militaires sur la tête de ses généraux ?

Entre deux marches funèbres en l'honneur des morts de Russie, le speaker de Berlin a annoncé que Gœbbels avait fait un discours aux ouvriers travaillant dans une usine de tanks. Mais, contrairement à ce qui avait été annoncé précédemment, cette allocution ne fut pas radiodiffusée. Pourquoi ?

Par ailleurs, le ministre nazi de l'Economie Nationale a promulgué une série de décrets dits « d'austérité », pour la « mobilisation totale des ressources nationales ». Ces décrets prévoient la fermeture de tous les endroits où l'on s'amuse : cabarets, bars, restaurants de luxe. Les mêmes mesures s'appliquent à bon nombre d'affaires privées.

La conférence d'Adana a eu des répercussions considérables en Allemagne, et l'inquiétude provoquée par l'entrevue Churchill-Ineunu est illustrée par les différentes rumeurs, mises en circulation par la propagande nazie, sur les déplacements de von Papen, ambassadeur allemand en Turquie. L'on annonça d'abord que von Papen avait été rappelé à Berlin, ensuite qu'il avait remis son voyage, et finalement qu'il demeurait à Ankara.

VERS L'ENTENTE FRANÇAISE ?

« La situation en Afrique du Nord s'est considérablement clarifiée à la suite de la Conférence de Casablanca, dont les membres ont eu l'occasion d'étudier sur place tous les problèmes », a déclaré M. Cordell Hull.

En effet, après l'entrevue Giraud-de Gaulle, les récentes décisions prises en Afrique du Nord semblent paver la route à une clarification totale de la situation politique de cette région. La dissolution du « Conseil Impérial Français » a été accueillie avec satisfaction. « Nous nous réjouissons — écrit le « Times » — de la suppression de cette institution d'inspiration darlanesque, appelée « Conseil Impérial Français ». La tolérance, manifestée jusqu'ici à l'égard du « service d'ordre légionnaire » qui n'était qu'un corps de S.S. à l'état embryonnaire, était militairement un danger et politiquement une pestilence. Une organisation basée sur les principes démocratiques de la France est la bienvenue. »

Tant les partisans de de Gaulle que ceux de Giraud comptent beaucoup sur l'effet bienfaisant qu'exerce la présence à Alger du général Catroux.

ADHESION A LA CHARTE DE L'ATLANTIQUE

Cette semaine, la République brésilienne a adhéré au pacte des Nations Unies et à la Charte de l'Atlantique. M. Oswaldo Aranha, ministre brésilien des Affaires Etrangères, a précisé à cette occasion que : « L'adhésion de notre pays à la Charte de l'Atlantique et au pacte des Nations Unies ne constitue pas une déclaration de guerre au Japon. En ce qui concerne cette nation, notre attitude est en tous points semblable à celle de la Russie. La raison pour laquelle nous ne sommes pas en guerre avec le Japon est simple : ce pays ne nous a pas attaqués. Mais si demain il se livre à un acte quelconque d'hostilité à notre encontre, nous prendrons les armes contre lui sans hésitation. »

« Le Brésil remplira son rôle en tant qu'arsenal de matières premières pour les Nations Unies », a déclaré d'autre part l'ambassadeur brésilien aux Etats-Unis, M. Carlos Martins. « La participation à la guerre du Brésil se traduit par la mobilisation de ses troupes, de son aviation et de sa flotte, et l'apport de ses richesses et ressources naturelles, dont les principales sont le fer, le caoutchouc, les diamants et le pétrole. »

XXX

Le train spécial

DE HITLER

C'est du « Quartier Général du Führer » que sont émis les communiqués de guerre du haut commandement allemand.

Le « Führerhauptquartier » se trouve partout où Hitler a élu une résidence, même temporaire. Ainsi, selon qu'il est à Berlin ou sur le front, c'est respectivement la Chancellerie ou une tente quelconque dans un pays quelconque, qui devient le « Quartier Général du Führer ».

Le « Führerhauptquartier » a changé maintes fois d'aspect durant ces trois dernières années. En 1940, durant la bataille de France, c'était tantôt un immeuble d'une ville belge, tantôt un campement dressé dans une forêt. Sur le front russe, c'est un train spécial. Son emplacement exact est considéré comme un secret d'Etat. Toute révélation à ce sujet, qu'elle provienne d'un général ou d'un simple soldat, est un crime de haute trahison.

Les visiteurs sont rares au « Quartier Général du Führer ». Les Quislings, les satellites, et Mussolini y sont quelquefois admis. Ils viennent pour y recevoir quelque décoration nazie ou les derniers ordres du Führer. Les autres occupants du train se composent de courriers, d'aides de camp, de généraux et des ministres qui ont des rapports urgents à soumettre. Gœring, Keitel et Ribbentrop ont leur propre résidence établie à proximité du train spécial.

Le train blindé du « Führerhauptquartier » est parqué, depuis l'invasion de la Russie, dans une forêt de la Prusse-Orientale, près de l'ancienne frontière polonaise. Entouré de 200 personnes, Hitler gouverne de là son empire provisoire.

Une grande voiture, divisée en plusieurs compartiments, est réservée au dictateur. Elle se compose d'une chambre à coucher, d'une salle de bain, d'un bureau et d'une salle à manger qui sert également aux réunions de l'état-major. Un switch téléphonique tient Hitler en contact direct avec tous les pays avec lesquels l'Allemagne n'est pas en guerre. Par le truchement de cet appareil qui fonctionne jour et nuit, parvient au « Quartier Général du Führer » un courant ininterrompu de nouvelles et de rapports sur divers sujets militaires et politiques. Dans une des voitures a été installée une imprimerie complète dirigée par le directeur de la Presse, le Dr Otto Dietrich. Elle contient, en outre, un grand appareil de T.S.F., un télétype, un télégraphe, etc. Les émissions étrangères y sont captées parfois directement quand Hitler et Dietrich sont trop impatients pour attendre les versions du ministère de la Propagande sur la dernière rencontre de Churchill et de Roosevelt ou sur la dernière étape de la retraite du Field-Marshal Rommel.

Peu après l'ouverture de la campagne de Russie, Hitler avait donné ordre de faire traverser la frontière à son train, pour suivre de près les opérations sur le front. Mais cet ordre ne fut jamais exécuté. La Gestapo déconseilla ce déplacement ; autrement, elle déclinait toute responsabilité au sujet de la vie du Führer.

NOTRE COUVERTURE

ENTRE DEUX CONFÉRENCES

Le jeune Victor Lampson, fils de l'ambassadeur britannique et de Lady Lampson, sert de trait d'union entre M. Churchill et son père. M. Churchill est photographié ici au retour de son voyage en Turquie et avant son départ pour Tripoli où, après avoir passé en revue les troupes victorieuses de la Huitième Armée, il a regagné l'Angleterre. Notre photo montre que M. Churchill n'est pas novice dans l'art d'être grand-père. Son petit-fils Winston, fils du capitaine Randolph Churchill, a été un des premiers à le recevoir à la gare de Londres.



Devant son sinistre sablier, Hitler médite.

Odessa

OBJECTIF PRINCIPAL DES RUSSES

Tous les jours, les communiqués de Moscou nous annoncent les succès remportés par les armées russes. Mais les poussées soviétiques s'effectuent en nombre si grand qu'il est difficile de deviner l'objectif militaire que poursuit actuellement le haut commandement russe. D'après le critique militaire britannique Negley Farson, cet objectif ne serait autre que le port important d'Odessa.

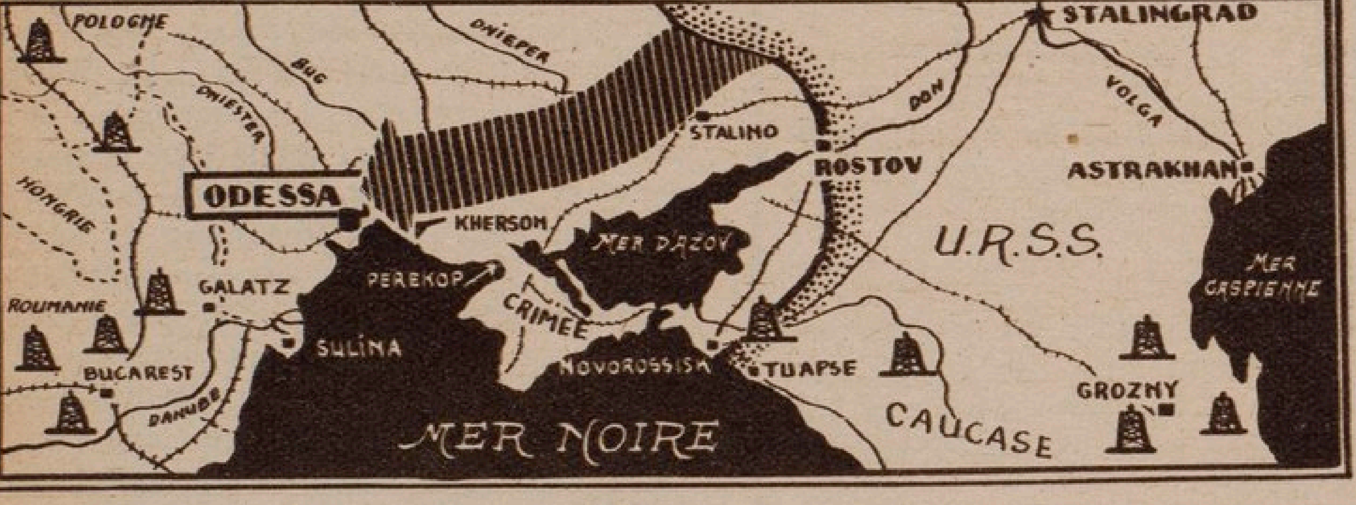
« La campagne de Russie pendant cet hiver — écrit-il dans le « Daily Mail » — n'a pas l'aspect d'une guerre d'usure : les Russes ne cherchent pas à tuer le plus grand nombre possible d'Allemands, mais, pour la première fois, le commandement soviétique met en pratique un plan à longue portée, tion, sur une échelle incroyable, de l'encerclement des forces nazies dans la zone de Stalingrad.

« Les forces se trouvant en Crimée et dans le Caucase, aussi bien que celles qui combattent sur le Don et dans les steppes du Kalmouk, seraient complètement coupées.

« Sur les côtes de la mer Noire, seulement deux ports demeureraient disponibles pour les Allemands : Constanza, en Roumanie, et Burgas, en Bulgarie.

« Ceci signifie que la question des transports et des communications deviendrait extrêmement délicate pour les nazis.

« On ne se rend généralement pas compte que les derniers 100 milles du cours du Danube, lorsque commence son embouchure vers la mer Noire, ne forment qu'un canal étroit qui doit être continuellement dragué. Sur la plus



préparé avec soin.

« Je pense que l'objectif le plus important des Russes, le *but définitif*, qu'ils désirent atteindre au cours de cet hiver sur le secteur méridional de leur front, n'est pas seulement la libération de Rostov.

« A mon avis, les Russes dépasseront cette ville et, poursuivant leur avance, couperont les forces allemandes de la Crimée et du Caucase, en frappant directement vers la côte ouest de la mer Noire.

« J'ai écrit en mai dernier que le pétrole du Caucase est le talon d'Achille de la Russie. J'affirme aujourd'hui que le pétrole de Roumanie est le talon d'Achille de l'Allemagne.

« La perte, soit par suite d'une destruction, soit par suite d'une conquête, des puits roumains, ou simplement l'interruption des transports de pétrole vers l'Allemagne, priveraient celle-ci d'au moins un quart de la quantité de combustible qui lui est indispensable, et cette perte serait sans espoir de remplacement. Toute la machine de guerre nazie se trouverait disloquée.

« De plus, en dehors du fait que la Roumanie est le maillon le plus faible de la chaîne de l'Axe, sa conformation géographique offre une perspective idéale : aucun obstacle ne pourrait être mis à profit par les Allemands entre le terrain plat d'Odessa et la plaine du Dniester, celle de la Bessarabie, vers les puits de Ploesti.

« La prise d'Odessa permettrait d'atteindre tous ces objectifs.

« Si les Allemands ne parviennent pas à se dégager à temps, une telle opération constituerait une amplifica-

grande partie de sa longueur, il est tellement étroit qu'il interdirait le passage simultané de deux navires.

« De plus, ce canal doit être continuellement maintenu ouvert à la navigation par les briseurs de glace.

« Le Danube sera d'une bien piètre utilité aux Allemands, tout au moins jusqu'à la fin du mois de mars, et cette difficulté vient s'ajouter à l'encombrement du système ferroviaire des Allemands, qui est continuellement martelé par les raids de plus en plus violents de la Royal Air Force. »

Des mines

DANS LES EAUX ENNEMIES

Depuis qu'un jeune officier naval réussit à découvrir, en 1940, le secret de la mine magnétique, qui joua un rôle si prépondérant dans la guerre maritime au début du conflit, cet engin terrible sembla avoir perdu de son intérêt. Il paraît qu'il n'en est rien.

Un lieutenant de vaisseau qui revint récemment d'une mission périlleuse « quelque part dans l'Atlantique » assura qu'après la guerre, la révélation du nombre de bateaux ennemis coulés par les mines alliées étonnera le monde. Il alla même jusqu'à affirmer que les pertes subies par la marine de l'Axe, du fait de la guerre des mines, excèdent considérablement celles causées par leurs avions ou leurs U-boats.

Les Nations Unies possèdent aujourd'hui, c'est un fait incontestable, la maîtrise de l'air et celle des mers. Leur activité peut donc s'exercer sur une vaste échelle dans ce domaine. Il est d'ailleurs connu, de source officielle britannique, que la R.A.F. et la marine de guerre ont posé des mines en nombre considérable durant les derniers mois dans les eaux et les lignes de communications ennemies. On estime approximativement à 100.000 le nombre de ces engins que les navires et les avions britanniques ont semés durant les trois premières années de guerre, dans les différents secteurs maritimes. Cette estimation ne tient pas compte du tribut apporté par la marine américaine, qui s'élève à 20.000 jusqu'aujourd'hui.

La pose et le dragage des mines s'opèrent dans un silence absolu. C'est un des secrets les mieux gardés de la guerre. L'ennemi doit rester dans l'ignorance de l'endroit exact où ces engins ont été posés. Ainsi, dans la Baltique, où les équipages des sous-marins allemands sont ordinairement entraînés, les mines sont posées par les avions britanniques durant la nuit.

Les deux parties belligérantes s'efforcent de dissimuler le plus longtemps possible leurs pertes respectives en bateaux du fait de la guerre des mines. Car l'emplacement exact des champs de mines doit être tenu secret et rester le plus longtemps possible une menace pour la navigation ennemie. Le même silence doit être observé quand un champ de mines est repéré. On doit constamment faire croire à l'adversaire que la zone minée par lui reste toujours dangereuse, alors qu'on fait elle a été nettoyée depuis longtemps.

Deux espions allemands traversèrent récemment la Manche durant la nuit, à bord d'un canot, et abordèrent sur la côte anglaise. Ils découvrirent une masure abandonnée où ils s'établirent. Quelques jours plus tard, l'un d'eux, parlant un anglais impeccable, se rendit à une bourgade voisine, entra dans un estaminet et commanda avec le plus grand naturel un verre de bière. Mais la vente de la boisson était interdite à cette heure du jour ! Le barman, étonné qu'un Anglais pût méconnaître les lois et les coutumes du pays, fut pris de soupçon. Il téléphona à la police qui mit immédiatement la main sur l'espion et sur son acolyte.



VERS UN SECOND DUNKERQUE ?

Les armées de von List, encerclées dans la région côtière du Caucase, essaient d'opérer une retraite vers la presqu'île de Kerch, n'ayant d'autre salut que dans la fuite. Mais les Rouges auraient, au dire même de Berlin, expédié des parachutistes en masse sur les arrières nazis, dans la presqu'île de Taman, coupant leur chemin de retraite.

Syrie-Liban

RETOUR A LA CONSTITUTION

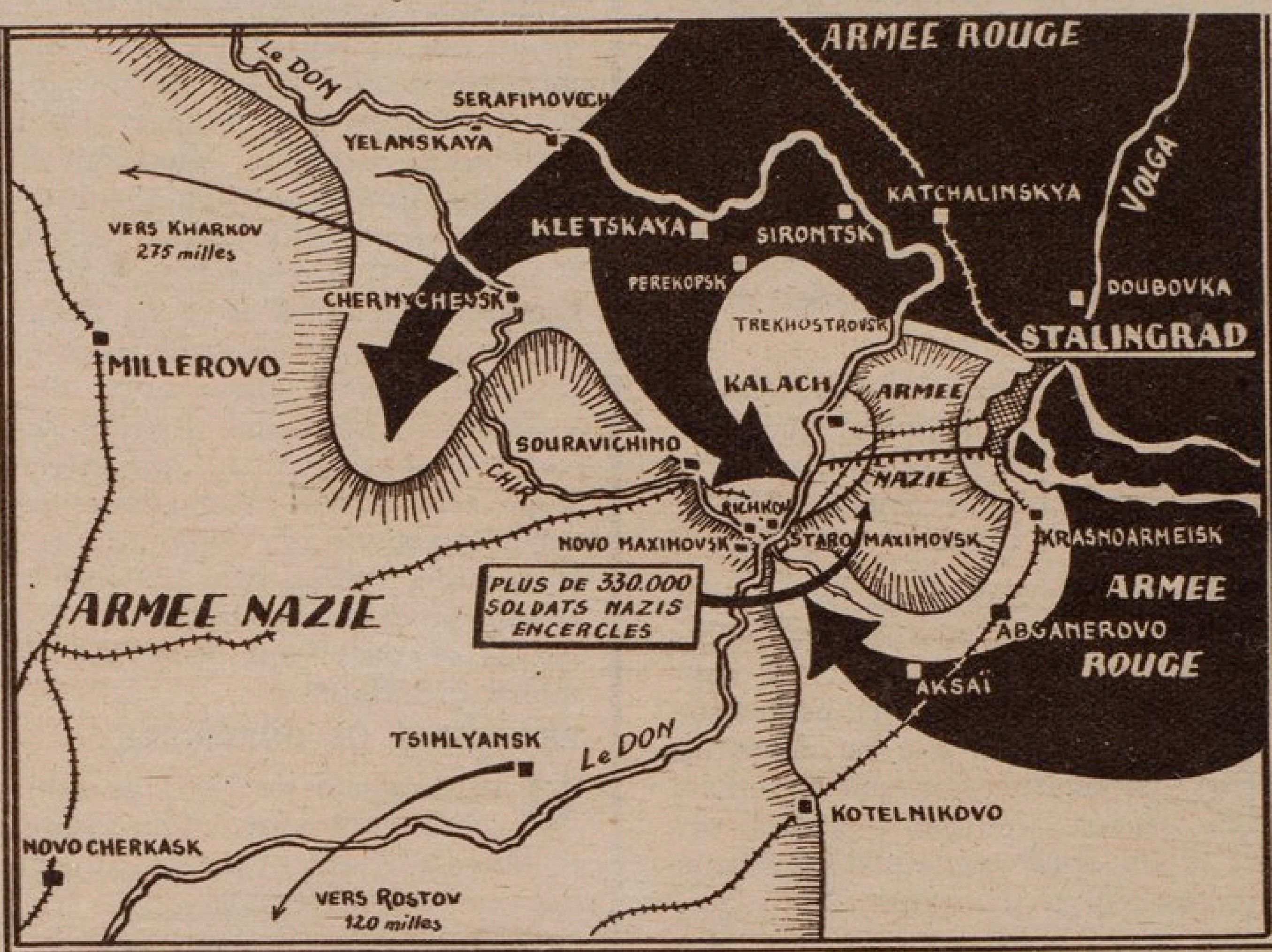
En septembre 1941, le général Catroux, au nom de la France Combattante, proclamait l'indépendance de la Syrie. En novembre 1941, il en faisait de même pour le Liban. La Grande-Bretagne reconnut aussitôt et garantit cette indépendance des deux pays. Les gouvernements des Puissances Unies suivirent, l'un après l'autre, l'exemple de la Grande-Bretagne. Mais cette indépendance de la Syrie et du Liban demeura soumise à des restrictions imposées par les nécessités de la guerre.

Aussitôt que les circonstances le permirent, les autorités françaises de Beyrouth décidèrent de lever certaines de ces restrictions et, bientôt, la Syrie et le Liban reviendront à la vie constitutionnelle et au régime parlementaire.

Actuellement, les deux pays sont gouvernés par des ministères nommés par un président de la République qui, de son côté, a été désigné par le général Catroux. La Syrie a perdu son président, feu Cheikh Tageddine, décédé récemment à Damas. Le Liban garde le sien, M. Alfred Naccache, qui devra, constitutionnellement, se démettre quitte à être élu de nouveau. Dans les deux pays, les élections auront lieu par suffrage universel. Mais au Liban, le tiers des députés est nommé, cependant qu'en Syrie tous les membres de la Chambre sont élus. Il n'existe pas de Sénat, tant en Syrie qu'au Liban.

En Syrie, le dernier président élu fut Hachem bey El-Atassi, leader des nationalistes, qui se retira avant le terme de son mandat, par suite de la guerre. Au Liban, M. Emile Eddé, président élu, fut acculé à la même nécessité. Avant la débâcle de juin 1940, les autorités françaises suspendirent la vie constitutionnelle et renvoyèrent les Chambres, dans les deux pays. Sous le régime de Vichy, le Liban et la Syrie subirent l'arbitraire d'un véritable proconsulat exercé par le Haut-Commissaire. L'arrivée des Français libres, en 1941, fut une délivrance.

Après la proclamation de l'Indépendance, c'est maintenant le retour à la constitution. Par étapes, Liban et Syrie vont vers la réalisation de leurs aspirations nationales.



COMMENT STALINGRAD FUT DÉGAGÉE

La méthode adoptée par l'état-major russe pour dégager Stalingrad doit être considérée comme un modèle de tactique militaire. Tandis que quelques divisions de l'armée rouge retenaient les efforts des troupes de choc nazies, deux autres armées russes franchirent rapidement la Volga, au nord et au sud de la ville, et par un large mouvement tournant encerclèrent toute l'armée assaillante. Quand les pinces se refermèrent, 330.000 soldats allemands étaient pris au piège.

Tchakmak

UN GRAND SOLDAT

« L'armée turque est prête à faire face à toutes les éventualités. » C'est par ces mots que la presse d'Ankara s'exprima, lors de la célébration, la semaine dernière, de l'anniversaire de l'indépendance turque. Cette armée a à sa tête un homme digne des glorieuses traditions militaires de la Turquie : le maréchal Fevzi Tchakmak.

Agé de 66 ans, le chef d'état-major des armées turques fut l'un des compagnons les plus fidèles d'Ataturk.

Pendant la dernière guerre, Fevzi s'est battu en brave et se distingua aux côtés de Mustapha Kemal à Gallipoli, au Caucase, en Syrie. Puis Kemal fit appel aux patriotes pour l'aider à sauver la patrie. En avril 1920, Fevzi arrive : « Mon épée est à votre disposition », dit-il à son ancien compagnon d'armes. Depuis lors, les deux hommes ne se quittèrent plus. Le trio Kemal-Ismet-Fevzi se mit à l'œuvre. L'armée turque, qui sauva le pays, est l'œuvre de Fevzi, qui prit le patronyme de « Tchakmak », cependant que ses deux camarades adoptaient ceux de « Ataturk » et « Ineunu ».

La piété du chef de l'armée turque est connue parmi ses hommes. Le général Sheril, ancien représentant du gouvernement américain à Ankara, raconte le fait suivant :

C'était à Ankara, pendant la guerre gréco-turque d'Anatolie. Le futur Ataturk, « le Père des Turcs », dirigeait la campagne, installé dans sa petite maison. Son bureau communiquait avec celui de Tchakmak. Le général Sheril, au cours d'un entretien avec Ataturk, demande un renseignement :

— C'est Fevzi qui nous informera, répondit Ataturk en se levant et en se dirigeant vers la petite pièce où son collaborateur travaillait.

Il ouvrit la porte, mais revint aussitôt vers son visiteur :

— Mon ami fait ses dévotions, dit-il, il ne faut pas le déranger.

Sa foi religieuse le soutint dans les circonstances les plus dramatiques. Et son chef, Ataturk le laïc, respectait en lui ce sentiment de piété qui ne se démentait jamais.

Fevzi Tchakmak a 66 ans. Il travaille toute la journée et une partie de la nuit, prenant la plupart du temps ses repas au siège de l'état-major général de l'armée.

Cette armée veille au salut de la Turquie, sous l'œil vigilant de son grand chef.

MILITAIRES SANS UNIFORMES

Les grands chefs militaires qui accompagnèrent M. Churchill durant son récent voyage en Turquie furent obligés de revêtir des habits civils, la Turquie étant un pays neutre.

Habitués à ne pas quitter l'uniforme depuis le début des hostilités, raconte « Parade », ces généraux semblaient fort embarrassés dans leurs nouveaux costumes quand ils descendirent d'avion près d'Adana. Cet embarras était dû aussi à une autre raison : le voyage les avait pris au dépourvu et les vêtements qu'ils portaient — aussi étrange que cela puisse paraître — n'étaient pas en réalité les leurs. C'étaient des habits de fortune qu'ils avaient glanés à droite et à gauche ou dont ils avaient fait l'acquisition à la hâte. Ainsi, le général Alexander portait un veston vert de sport recouvrant une chemise empruntée à quelque officier, qui lui donnait une allure dégingandée. Le général Wilson portait un costume appartenant à Sir Miles Lampson, le seul homme dont le tour de taille pût rivaliser avec le sien. L'Air-Marshal Drummond essayait de dissimuler ses vêtements civils sous une blouse et des bottes d'aviateur. Seul, M. Churchill, son éternel cigare à la bouche, semblait entièrement à l'aise et évoluait avec une désinvolture souriante sous son pardessus brun et son chapeau de feutre gris.



ALGER. Des renforts incessants arrivent tous les jours à Alger apportant aux Alliés troupes et matériel. Les armées alliées s'apprêtent à donner le coup de grâce aux troupes de l'Axe.



ALGER. Des balles traçantes et des obus antiaériens s'entre-croisent dans le ciel, au-dessus d'Alger, au cours du premier raid aérien de l'Axe contre la cité nord-africaine.



MALTE. L'essence est rationnée dans l'île héroïque. Les aviateurs, aussitôt descendus de leur appareil, emploient de simples charrettes pour se rendre dans le centre de la ville.

LISBONNE-LE CAIRE

en passant par l'Espagne, Gibraltar, Alger et Malte

par Sir Ronald Storrs

Cet article est tiré d'une causerie faite à la radio du Caire par Sir Ronald Storrs qui est actuellement de passage en Egypte. Sir Ronald Storrs est une personnalité fort connue en Egypte, en Palestine et dans tout le Moyen-Orient : il fut tour à tour secrétaire oriental de Lord Kitchener, gouverneur militaire de Jérusalem sous Lord Allenby, gouverneur civil de Jérusalem et de la Judée, gouverneur et commandant en chef de Chypre et enfin de la Rhodésie du Nord. Son autobiographie « Orientations », qui a été traduite en plusieurs langues, a été reconnue par les experts comme un classique du Proche-Orient.

Sir Ronald, qui a passé les quelques dernières années en Angleterre, en Europe et aux Etats-Unis, fait part de ses nombreuses observations, au cours de son récent voyage de Lisbonne au Caire.

J'ai été frappé, au cours de mon voyage vers l'Est, par l'optimisme croissant qui se manifeste dans tous les pays. Cet état d'esprit se reflète particulièrement dans la confiance grandissante des neutres en eux-mêmes et dans l'importance qu'ils attribuent aux derniers succès alliés. Il se manifeste également dans le discrédit complet qui s'attache désormais à la personne du Führer depuis que ses prédictions solennelles ont été si minutieusement infirmées par les faits. Les pouces se sont redressés...

LISBONNE

Le nouvel aérodrome de Lisbonne est un des plus beaux et des plus modernes d'Europe. Mais à l'intérieur du pays, les transports paraissent bien insuffisants. Les excellents tramways de modèle britannique qui desservent la capitale sont tellement bondés que la plateforme arrière, affectée normalement à 15 personnes debout, en contient toujours 21 et même 22, dont les dernières doivent s'accrocher au véhicule comme des chimpanzés, à une proximité dangereuse des tramways et autres véhicules qu'ils croisent. Les taxis sont presque introuvables. Les autos privées ont disparu ; il y a relativement peu d'autos officielles et encore moins de voitures diplomatiques. Pour le concert de gala donné à l'Opéra en l'honneur du ministre espagnol des Affaires Etrangères, le général Jordana, des permis spéciaux de cinq litres d'essence ont dû être délivrés aux invités, sans quoi la salle aurait été presque vide.

Lisbonne rit toujours des anecdotes qui circulent parmi les Portugais pleins d'humour sur la deuxième débâcle italienne en Afrique du Nord : un tank Fiat italien a été capturé ; les Anglais ne purent pas le remettre en marche avant que le conducteur italien ne leur eût expliqué que le moteur était adapté seulement à la marche arrière ; et l'histoire du chirurgien italien soignant des centaines de blessés atteints à l'arrière du crâne et découvrant un soldat blessé au front : « Et qui vous a dit de regarder derrière vous ? »

ESPAGNE

En Espagne, le problème des transports est relativement moins compliqué. Le pétrole est plus abondant et les autos qui marchent au gaz ou au charbon de bois portent une sorte de chaudière sur le porte-bagages ou sur des petits véhicules à deux roues qu'elles traînent derrière elles. Elles semblent braver toutes les difficultés, sauf les montées un peu abruptes. En ce qui concerne la pénurie des produits alimentaires essentiels, les deux pays se valent : dans l'un comme dans l'autre, on peut tout obtenir en y mettant le prix.

Le Moloch nazi jette un regard de convoitise par-dessus les Pyrénées. Peu de personnalités étrangères sont l'objet d'une plus grande curiosité que Herr von Stohrer et son attaché de presse, Herr Lazar. Stohrer est un diplomate allemand régulier. Joseph Hans Lazar ne l'est certainement pas. S'il peut corrompre beaucoup de gens, il ne peut tromper personne. Mais ce Levantin-Slave qui s'appelle en réalité Lazarevitch a enrôlé pas mal de monde au service de l'Allemagne. Et il a commencé par s'engager lui-même, ce qui lui a valu une carrière ascendante depuis la Neue Freie Presse par le canal de Bucarest et de l'agence télégraphique Transocean, jusqu'à la fonction de porte-parole des Aryens Nordiques en Espagne. Il avait un énorme personnel à son service.

La prépondérance de Herr Lazar à l'ambassade allemande a souvent enragé son chef von Stohrer ; chacun d'eux avait ses propres partisans à Berlin, et des paris furent engagés sur le gagnant probable de cette lutte. Un des principaux sujets de plainte de l'attaché de presse au sujet de von Stohrer est l'échec de ce dernier à induire le bureau berlinois de Gœbbels à reconsidérer les communiqués, excessifs jusqu'à l'absurde, de la marine et de la Luftwaffe. Ces communiqués se sont avérés la plupart du temps si fantaisistes qu'aucun Espagnol ne leur prête plus la moindre attention. Herr Lazar lui-même a dit à Berlin : « Ils ne croient pas un mot de ce que nous leur envoyons », mais il n'a pas réussi à obtenir ce qu'il appelle des « comptes rendus au moins raisonnables sur la guerre ». A l'amusement général, Hitler, furieux dit-on, rappela soudainement ses deux émissaires, parce qu'ils furent incapables d'empêcher l'accord hispano-portugais.

GIBRALTAR

Gibraltar se présente comme une démonstration de force non pas simplement statique, mais constamment croissante ; c'est le bastion occidental de l'ultime espoir d'une Europe préoccupée. Une grande flotte est ancrée dans le port. Hélas ! on n'espère plus une invasion du roc : le rêve de 10 ou 20.000 soldats de l'Axe attirés vers la côte, sous l'œil invisible de ces galeries meurtrières, était trop beau pour être vrai. Dans la cathédrale, quatre musiciens de la marine royale répétaient, cette nuit-là, un quatuor pour clarinette de Mozart.



ALGER. Le général Eisenhower, Sir Andrew Cunningham et le général Giraud passent en revue des troupes en parade dans une grande rue de la ville. Cette cérémonie eut lieu en mémoire des soldats français et alliés tombés au champ d'honneur durant la guerre actuelle.

ALGER

A Alger, les communiqués déclaraient : « L'avance alliée en Afrique du Nord est entravée par la boue ». Tous ceux qui ont atterri sur les riches marais couleur de café au lait qui entourent les routes d'Oran et d'Alger n'y contrediront pas. Mais il y a d'autres difficultés.

Dans tous les bureaux du gouvernement, le public trouve encore des pancartes portant un grand portrait du maréchal Pétain, datant d'une dizaine d'années, le visage énergique et bien portant, avec des exhortations à une pieuse inaction. L'Algérie est soumise à ce même régime qui affama pendant deux ans les Algériens tandis que les produits du pays étaient envoyés à Marseille pour nourrir les Allemands. Dans le haut pays, les Arabes grelottent sous leurs haillons, car Vichy a raflé tous les tissus du marché.

Il faut rappeler en outre que bien que l'Algérie soit un département de la France métropolitaine, les colons algériens sont très étrangers aux véritables sentiments français. La majorité des Français de France qui s'y trouvent sont simplement de « gros industriels » préoccupés uniquement de faire fortune et intéressés surtout dans l'actuelle politique par le seul souci de miser leurs chances sur le général Giraud en qui ils voient l'homme de la France d'après-guerre.

Telle est la situation. Pour y faire face, les puissances alliées — l'Angleterre et les Etats-Unis — se comportent à tous les égards d'une façon parfaite. Chez le général Eisenhower, une haute conception des nécessités tactiques, stratégiques et le sens de l'organisation s'allient à une égalité de caractère qui lui a valu la popularité et le respect partout où il a servi. Il trouve une excellente réplique en la personne de son collègue britannique l'amiral Sir Andrew Cunningham, dont la longue et remarquable carrière comprend le commandement de la flotte méditerranéenne et la direction à la Délégation navale britannique à Washington. A la fin d'une dure journée de travail, il est assez fréquent que les hauts représentants des deux pays anglo-saxons se livrent à d'homériques rencontres de ping-pong, au cours desquelles les coups droits fulgurants du général Eisenhower sont brillamment amortis par les coupés et les liftés de l'amiral. Cette camaraderie ne se limite pas aux officiers supérieurs ; elle s'étend également à tous les officiers britanniques et américains qui s'appellent par leurs prénoms.

Du côté français, il ne fait aucun doute que pour ce qui est de l'Afrique du Nord, le général Giraud est l'homme de l'heure. Les pensées, les espoirs de tous les Français avec qui j'ai causé vont vers le résultat des rencontres entre lui et le général de Gaulle.

MALTE

Malte, le monument impérial de l'endurance héroïque, semblait presque fière d'avoir reçu 7.000 tonnes de bombes dans le grand port en avril 1942 ; et plus fière des 107 Stukas abattus ce même mois par la D.C.A., sans compter les succès des Spitfires. Plus de pilotes allemands ont été tués à Malte que de civils maltais.

L'île revêt une physionomie normale et cependant agressive et divertissante tout à la fois. Les cratères de bombes dans les rues sont en réparation. Des nurses avec des voitures d'enfants s'assoient sous les orangers dans les jardins publics de la place intacte de San Antonio, tandis que des jeunes filles, serviettes sous le bras, se rendent à l'école. Un grand festival de musique était organisé. Et les numéros des « Times of Malta » reproduisaient des colonnes de lettres au directeur se plaignant des prix des places de cinéma et de l'état des rues à Luca. Car depuis le 10 mai dernier, quand le dragueur de mines « Welshman » entra dans le port de La Valette sans escorte et que tous les Stukas qui l'attaquèrent furent abattus sans aucune perte pour Malte, l'Axe semble être devenu plutôt timide, et presque modéré dans ses attentions.

Le moral est très élevé dans toute l'extrémité occidentale de la Méditerranée. Il en est de même à Malte. En Egypte, je l'ai trouvé rayonnant.



Les arènes de Magna ressuscitent une époque à jamais révolue.



Un arc, vestige du passé, se dresse dans une rue de Leptis Magna.



Un « tommy » examine avec un intérêt curieux quelques sculptures pittoresques.

Ruines Romaines

Promenade à travers les ruines de Leptis Magna

A la suite de l'occupation de Homs, les soldats de la Huitième Armée se rendirent, à deux kilomètres de cette ville, pour visiter les ruines fameuses de Leptis Magna, connue dans l'antiquité sous le nom de Lebky. Cette cité antique, fondée par les Phéniciens 1.000 ans av. J.-C., devint rapidement un port important dont le commerce connut une époque florissante. Tour à tour conquise par les Carthaginois, les Grecs, les Romains et par des peuplades barbares, elle subit des fluctuations diverses jusqu'à devenir une région en déclin après l'invasion des Vendales et des Arabes. Des fouilles effectuées par les autorités italiennes en 1920 mirent à jour des trésors archéologiques de grande valeur. — Accompagnons nos braves « tommies » en promenade à travers ces riches vestiges du passé.



Une vue de l'intérieur du Forum parmi les ruines de Leptis Magna.

Les anciens bains romains sont demeurés intacts et contiennent encore de l'eau.



Des inscriptions anciennes sont gravées à l'entrée du Forum.

AVIATEURS DU MIKADO

Que valent les appareils et les équipages aériens de l'armée japonaise ? Dans l'article que nous reproduisons ci-dessous, une réponse autorisée est apportée à ces questions par Charles Healy Day, technicien américain, qui, pendant ses quatre années de séjour en Chine, a eu l'occasion de voir les aviateurs japonais à l'œuvre.

Le conflit sino-japonais a donné naissance à un mythe : on a raconté que les Japonais, de nature, étaient de mauvais aviateurs ; qu'ils portaient des tares leur ôtant toute capacité normale de voler et d'évaluer à l'œil nu les distances : d'où leurs atterrissages ordinairement défectueux. En réponse à toutes ces affirmations, je ne peux citer que des faits : j'ai vu des chasseurs japonais « Nakajima 96 » combattre dans le ciel contre des biplans Curtiss Hawk, des appareils russes Chatos, des Gloster Gladiators, et d'autres modèles qui faisaient partie de l'aviation chinoise. Dans tous ces combats, les Nippons se comportèrent normalement, et parfois ils furent les premiers à exécuter avec succès des manœuvres d'une témérité folle.

On a souvent raconté que l'aviateur japonais est incapable d'atterrir sans « casser du bois ». Pourtant, pendant plusieurs mois, ils nous ont bombardés avec des appareils bimoteurs qui prenaient l'envol de la plate-forme d'un petit porte-avions se trouvant au large de la côte chinoise. Au cours de mon séjour au Japon, avant la déclaration de la guerre sino-japonaise, j'eus l'occasion de visiter plusieurs aérodromes militaires. J'assistai à plusieurs envols et atterrissages et ne découvris rien d'anormal.

ILS SONT DÉPOURVUS D'ESPRIT D'INITIATIVE

Mais, par contre, la mentalité caractéristique des Japonais les place, du point de vue de l'aviation de combat, sur un plan de nette infériorité. Les Nippons sont absolument dépourvus d'esprit d'initiative ; aussi sont-ils incapables de se tirer d'affaire lorsqu'ils se trouvent placés devant une situation inattendue. Par contre, les Chinois, qui sont des individualistes de nature, déploient une fantaisie inépuisable au cours des opérations aériennes qu'ils entreprennent. C'est ainsi que les hommes de Tchiang-Kaï-Chek surent tirer profit d'une faiblesse particulière à leurs adversaires japonais. De certains documents qu'ils trouvèrent dans les poches d'un aviateur nippon abattu, ils découvrirent qu'ordinairement, seul le chef d'escadrille est au courant de l'emplacement de l'objectif de l'opération. Toujours individualistes, les Chinois abandonnèrent les règles orthodoxes régissant les combats aériens, et au premier raid effectué par les Japonais, ils se précipitèrent tous sur le chef d'escadrille sans s'occuper des autres appareils composant la formation ennemie. Une fois le chef abattu, le raid ne pouvait plus continuer, car les autres pilotes ne connaissaient pas l'objectif visé par les ordres de leur commandement. A partir de ce jour, le compte des Japonais était bon. Les raids se terminaient régulièrement en queue de poisson, aussitôt que les chefs de groupe s'écrasaient au sol.

Pour chaque situation déterminée, les aviateurs japonais adoptent une manœuvre, toujours la même. L'ennemi peut ainsi prévoir à l'avance quel sera le prochain mouvement du pilote japonais, et agir en conséquence. L'on comprend dès lors que les aviateurs américains, après les premiers contacts, se trouvent en état de nette supériorité lorsqu'ils rencontrent des chasseurs nippons.

On a souvent fait allusion à la manie qu'ont les Japonais de toujours vouloir « sauver la face ». Cet orgueil mal placé leur a souvent coûté très cher. En Chine, après que nous eussions transféré notre usine dans les bois qui couvraient le flanc d'une colline, les bombardiers nippons s'acharnèrent pendant des mois à pilonner l'ancien emplacement de l'établissement. Plutôt que de faire mauvaise figure en avouant qu'ils étaient incapables de localiser notre nouvelle installation, ils employèrent des centaines de tonnes de bombes pour marteler ce qui n'était plus depuis longtemps qu'un amas informe de ruines désertes. Pour eux, « sauver la face » était plus important que d'économiser des projectiles coûteux. Le fatalisme ne semble pas jouer un grand rôle dans leur façon de voler.

LE MOINDRE INCIDENT LES DÉTOURNE DE L'OBJECTIF

D'un autre côté, les Japonais sont déconcertants, qu'ils soient de simples soldats, des commerçants, des diplomates ou des pilotes. On ne doit jamais s'attendre à ce qu'ils agissent d'une façon cohérente. Le moindre incident, imprévu et insignifiant, les détourne de l'objectif de leur mission. J'ai assisté une fois à un raid qui illustre d'une façon particulière ce que je viens d'affirmer. Une escadrille de bombardiers lourds avait couvert plus de mille kilomètres pour venir attaquer notre usine. Aux alentours de la ville, un certain nombre de paysans qui se trouvaient dans les rizières se hâtaient vers leurs abris en bambou. Apercevant des points mouvants à la surface du sol, un pilote d'un appareil nippon quitta la formation et, piquant droit sur les malheureux, déchargea la totalité des projectiles sur les plantations de riz : douze bombes de soixante kilos. Peut-on imaginer un pilote appartenant à une autre nation, qui oublie le but de sa mission pour aller assassiner cinquante-quatre pauvres paysans, et ce en employant le moyen coûteux d'un chargement complet de bombes ?

Je les ai vu s'acharner à coups de bombes et de mitrailleuses contre des carcasses d'appareils chinois qui n'étaient plus que d'informes amas de matériel jonchant le sol. Après la déclaration de guerre du 7 décembre dernier, les Nippons ont donné un autre exemple de leur mentalité particulière.

Au cours d'un raid japonais sur Port-Darwin, plusieurs bombardiers japonais furent abattus. Voici les débris de l'un d'eux près d'une baraque des faubourgs de la ville, endommagée par l'éclat d'une bombe.

Deux Clippers furent détruits par les avions nippons lorsqu'ils attaquèrent Hong-Kong. Un essaim d'appareils de chasse japonais se disputèrent la proie, volant dangereusement au point de risquer à tout moment de subir des collisions entre eux, alors qu'un seul avion aurait pu facilement mener à bien la tâche. Il arriva même qu'un chasseur fut pris sous le feu d'un appareil ami.

L'ASTUCE DES PILOTES JAPONAIS

Le manque d'imagination n'empêche pas les pilotes japonais d'être parfois astucieux. Plus d'une fois, ils arrivèrent à percer les défenses qui leur interdisaient l'approche de notre usine. Mais, pendant longtemps, ils rencontrèrent une résistance efficace. L'alerte était donnée une ou deux heures avant leur arrivée. Nos chasseurs prenaient l'air et évoluaient au-dessus de nous dans l'attente des bombardiers nippons. Ce n'est qu'après quelques mois que l'ennemi décida de changer de tactique. Un jour, le signal d'alerte retentit, mais aucun appareil ennemi ne fit son apparition. Au bout de deux heures, les chasseurs chinois avaient épuisé leurs réserves d'essence, et, l'un après l'autre, ils atterrirent pour refaire le plein. La fin d'alerte fut sonnée. Aussitôt, les bombardiers furent sur nous. Ils avaient croisé au large de la ville, jusqu'au moment où les chasseurs chinois avaient rejoint leur terrain de départ.

Une autre fois, les Japonais envoyèrent six appareils surannés, dans le but de poser une amorce aux appareils chinois. Très haut, plusieurs escadrilles d'appareils de combat guettaient l'arrivée des chasseurs chinois. Mais cette fois-ci le piège fut éventé. Le lendemain, six bombardiers bimoteurs sans escorte tentèrent un raid sur la ville. Ils furent tous abattus.

J'ai mentionné jusqu'à maintenant toutes les caractéristiques raciales et mentales qui distinguent les aviateurs nippons. Du point de vue physique, les Japonais sont légèrement avantagés par leur petite taille qui leur permet l'emploi d'avions de chasse très petits et très légers. Le « Nakajima 96 » que j'eus l'occasion d'examiner de près a moins de dix mètres d'envergure. Mais les types de l'aviation de chasse alliée sont quand même de loin supérieurs aux appareils japonais.

"INTELLIGENCE SERVICE"

Le bombardement d'une ville ennemie est précédé et suivi d'une longue enquête des services de l'« Intelligence »

L'« Intelligence Service » est généralement représenté comme une puissance occulte qui tient en fait les rênes du gouvernement britannique, une administration ultra-secrète où s'agitent des personnages haut placés et mystérieux dont l'unique préoccupation consiste à expédier aux quatre coins du monde des agents chargés de missions périlleuses.

La physionomie de la guerre actuelle a transformé ces méthodes. Les travaux de l'« Intelligence Service » sont accomplis aujourd'hui par des bureaucrates doublés de techniciens. Leur tâche consiste à réunir une documentation suffisante sur l'ennemi, dans divers domaines. Tout peut leur servir à cet effet. Des faits-divers en apparence anodins, découpés dans la presse axiste ou dans celle des pays neutres, des paroles imprudentes prononcées par quelque speaker à la radio, des renseignements recueillis de diverses sources, tous ces éléments sont classés au fur et à mesure dans leurs dossiers. Leur confrontation fournit souvent, grâce à une interprétation intelligente, des indications précieuses sur l'ennemi. Les succès de l'« Intelligence Service » sont devenus peu spectaculaires. Ils sont dus à un travail patient et continu, à une classification rationnelle, au résultat d'observations claires et justes tirées de la masse des détails que les techniciens militaires ont sous la main.

L'« Intelligence Service » de la Royal Air Force suit naturellement le même système. Sa tâche est de renseigner l'état-major sur les secrets de l'ennemi : ses voies de communication importantes, ses centres industriels, ses fortifications, son système défensif, bref sur tous les points stratégiques ou d'importance vitale qui peuvent servir de cible aux bombardiers de la R.A.F.

UNE CONVERSATION...

Un exemple illustrera comment les faits les plus simples conduisent parfois à de grandes découvertes. Aux premiers jours de la guerre — l'Italie jouissait encore de sa neutralité — un officier de la R.A.F., habillé en civil, se trouvait dans un train qui traversait l'Italie du Nord. Deux officiers fascistes étaient également installés dans le même compartiment et devisaient à haute voix, sans accorder à leur compagnon de voyage une attention quelconque. L'Anglais remarqua que l'un d'eux avait un accent qui ne laissait aucun doute sur son origine germanique. Il tendit l'oreille. Il s'agissait, en effet, d'un officier supérieur de la Luftwaffe, comme la suite de la conversation le démontra. Il semblait arrogant et très fier de sa personne. Sa mission consistait à donner des conseils techniques, dans le domaine de l'aviation, au gouvernement de Mussolini. L'Italien paraissait cependant goûter fort peu la forfanterie de son interlocuteur.

— Pourquoi vous acharnez-vous tellement à bombarder les îles Shetland ? lui demanda-t-il à la fin, agacé. Vos raids se sont avérés jusqu'ici des échecs lamentables.

L'Allemand haussa les épaules.

— Ce ne sont que des vols d'essai, répondit-il. Nous sommes en train d'essayer un nouveau type de bombardier.

— Quelles sont ses caractéristiques ? demanda l'Italien.

L'officier allemand parla.

De retour à Londres, l'aviateur rédigea un rapport complet de la conversation qu'il avait entendue. Les détails qu'il mentionna confirmèrent les renseignements que l'« Intelligence » possédait déjà sur le nouveau modèle d'avion que les nazis comptaient utiliser en masse dans un avenir prochain.

DES INFORMATIONS ANODINES

Autre exemple. Pourquoi les bombardiers de la R.A.F. choisissent-ils souvent comme cible cette petite ville allemande — donnons-lui le nom de Mitteldorf — plutôt que tel autre centre industriel renommé ?

Ce bombardement peut avoir pour origine un entrefilet publié, plusieurs mois auparavant, par le « Mitteldorfer Zeitung » et contenant le résumé d'un discours prononcé par le chef d'un petit groupe d'ingénieurs locaux. Bien que le discours ne renfermât aucun détail concret, il indiquait pourtant suffisamment qu'une société industrielle exécutait dans la petite ville de Mitteldorf des travaux importants. Quelques semaines plus tard, une lettre interceptée dans le bureau d'un pays de l'Amérique du Sud révélait un second fait : la « K.U.G. Company » de Cologne regrettait de ne pouvoir donner suite à une commande d'instruments de précision qu'on lui avait faite. Comme l'Allemagne s'efforçait en ce temps-là de satisfaire par tous les moyens les besoins de ses clients sud-américains, le refus d'exécuter cette commande devait avoir une raison importante. Bientôt, un troisième fait parvint à la connaissance du « Service » : la « K.U.G. Company », bien que n'étant pas directement affiliée à la S.U.V. de Mitteldorf, entretenait avec celle-ci des relations suivies. La coupure relative au dîner de Mitteldorf fut de nouveau examinée. Nul doute que la S.U.V. devait être absorbée dans des travaux d'agrandissement qui l'empêchaient de contracter des affaires avec la « K.U.G. »

Des voyageurs retournant d'une contrée voisine de l'Allemagne déclarèrent quelque temps plus tard que des émissaires nazis recrutaient dans ce pays des ouvriers qu'ils comptaient envoyer dans la région de Mitteldorf. D'une source neutre, la nouvelle parvint également à l'« Intelligence Service » qu'un encombrement s'était produit récemment sur la voie ferrée conduisant à la ville de Mitteldorf.

Arrivés à ce stade, les officiers de l'« Intelligence » se décidèrent à envoyer un avion de reconnaissance avec mission de photographier la ville et la banlieue de Mitteldorf. L'agrandissement des photos et leur examen minutieux par des experts révélèrent la présence d'une grande usine très soigneusement camouflée. Les photos furent passées ensuite à des ingénieurs-experts qui étudièrent à leur tour les tracés des constructions et exprimèrent l'avis qu'un matériel de guerre déterminé — une industrie que la Grande-Bretagne considérait même comme extrêmement importante — était fabriqué dans ces usines.

Le dossier est maintenant complet. L'officier de l'« Intelligence Service » rédige son rapport et le soumet, documents à l'appui, à l'appréciation de l'état-major. Après étude, celui-ci décide d'agir. Un raid de grande envergure est alors exécuté sur la ville « inconnue » de Mitteldorf et la grande usine de guerre que les Allemands avaient mis plusieurs mois à construire est ainsi détruite en quelques minutes.

Soulignons que les faits parvenus à la connaissance de l'« Intelligence Service » n'ont aucune signification si on les considère individuellement. C'est de leur enchaînement qu'apparaît la vérité. Compiler des documents, réunir des milliers de renseignements ne sert pas à grand'chose, si on ne peut leur donner l'interprétation adéquate qui leur conférera leur réelle valeur. N'oublions pas en outre qu'il faut faire la part de la propagande ennemie, dans toute information recueillie, propagande qui a pour but d'induire en erreur les états-majors étrangers. Le rôle d'officier de l'« Intelligence Service » réclame par conséquent certaines qualités de finesse et de jugement.

UN RAPPORT APRÈS CHAQUE RAID

L'« Intelligence Service » ne se limite pas d'ailleurs à découvrir l'emplacement des usines de guerre ennemies. Ses fonctions essentielles consistent, en général, à éventer les plans de l'adversaire, à évaluer la force de son système économique, sa production en canons, tanks, avions, à estimer ses réserves en hommes, en provisions, en matières premières. Sans une connaissance précise de ses facteurs, il est impossible d'élaborer un plan stratégique ou économique efficace.

Du point de vue stratégique, l'aviation est la seule arme dont disposent les Alliés pour pénétrer au cœur même de l'Allemagne nazie. Elle leur permet d'étudier son système défensif, ses réseaux de communication, ses moyens d'approvisionnement, la distribution de ses forces terrestres, maritimes et aériennes. Les raids célèbres de 1940 accomplis sur la Grande-Bretagne ont été autant de leçons utiles sur l'efficacité des bombardements à haute et basse altitude, de nuit et de jour, et des indications précieuses sur la tactique aérienne allemande. Ces leçons n'ont pas été perdues. Elles ont été cataloguées, divisées et classées dans les archives de l'« Intelligence Service » et servent à présent contre l'Allemagne.

Quand un raid est exécuté au-dessus des territoires ennemis, chaque pilote doit rédiger un rapport détaillé sur les circonstances du voyage, l'efficacité du tir antiaérien qu'il a eu à subir, la force et la quantité des projecteurs, le nombre et les types de chasseurs de nuit rencontrés. Ces rapports sont réunis et les indications qu'ils renferment coordonnées par les officiers de l'« Intelligence Service ». Ces indications serviront à éclairer d'autres aviateurs qui auront à accomplir des randonnées sur cette même région. Un plan complet du système défensif de l'ennemi est ainsi graduellement dressé et mis à jour.

Grâce à l'« Intelligence Service », les aviateurs sont également informés des nouveaux modèles d'avions construits par l'ennemi ou mis déjà en service, avec l'indication de leurs qualités — performance, manœuvrabilité, vitesse — et des caractéristiques permettant de les reconnaître.

L'« Intelligence Service » assume une tâche gigantesque. Il doit non seulement constituer des centaines de dossiers remplis de renseignements utiles sur la machine de guerre ennemie, mais il doit également envoyer ces renseignements à toutes les forces de la R.A.F. disséminées à travers le monde par les moyens les plus secrets et les plus rapides.

VENT DE DÉFAITE sur l'Italie

Au moment où le gouvernement fasciste mobilise toute la nation pour la guerre, un étrange malaise semble régner en Italie. Celui-ci n'est pas dû aux seules défaites d'Afrique ; il a pour origine un sentiment qui se propage dans la population : le sentiment que cette guerre n'est pas une guerre italienne, mais une guerre allemande.

Un brillant théoricien français disait avant la guerre qu'il ne fallait jamais aller contre *la nature des choses*. Si les dirigeants de l'Italie fasciste avaient suivi ce sage conseil, ils n'auraient pas mis leur pays dans la situation tragique où il se trouve aujourd'hui. S'allier à l'Allemagne, à une puissance dont elle ne serait jamais qu'un pâle satellite, alors qu'elle pouvait se faire une place digne d'elle en Europe, c'était pour l'Italie aller contre la nature des choses. Au surplus, à cette évidence de fait doit s'ajouter le traditionnel antagonisme italo-allemand qui s'est si violemment manifesté au cours de l'histoire, l'ancienne comme la nouvelle.

Il serait fastidieux de remonter le cours des siècles et de rappeler à l'aide de citations de César, de Tacite ou de Sénèque comment on ne nourrissait aucune illusion en Italie sur la véritable nature des peuplades germaniques. L'instinct des peuples ne s'y trompe pas. Ce qui est surprenant, c'est de constater qu'au départ, le fascisme, en dépit des affinités idéologiques, a jugé utile d'exploiter les sentiments germanophobes de la nation italienne au service de ce qui était alors une saine politique extérieure. On jugera du chemin parcouru.

1 Quelle était l'attitude italienne à l'avènement du nazisme ?

C'était — on s'en souvient — en 1934. La nouvelle machine de guerre nazie s'apprêtait à agir à proximité des frontières italiennes. Hitler était allé voir Mussolini à Stra et à Venise pour lui faire part de son intention d'annexer l'Autriche aussitôt que possible. Mussolini se sentait à cette époque assez sûr de lui-même dans ses relations avec son nouveau collègue pour refuser son consentement. Il déclencha une campagne, au début secrète puis officielle, contre le nazisme et contre Hitler, une campagne qui devint plus violente encore après les massacres du 30 juin en Allemagne, et qui dégénéra en fureur quand Hitler fit assassiner Dollfuss à Vienne. Mussolini dépêcha des régiments entièrement équipés sur le Brenner, pour défendre l'indépendance de l'Autriche.

« L'Europe, écrivait le « Popolo di Roma », est fatiguée de vivre dans un indescriptible état de tension à la merci d'une poignée de fous. Elle doit se rendre compte qu'elle n'aura jamais la paix aussi longtemps qu'un parti tel que le parti national-socialiste allemand, à la tête d'un puissant Etat, pourra spéculer sur le chantage à la guerre. Voilà la menace que le national-socialisme a apportée au monde et à l'Allemagne. »

Dans sa campagne contre le nazisme, le gouvernement italien trouva tout de suite des échos profonds dans le peuple italien pour lequel le nom légendaire de Balilla symbolise l'héroïsme d'un enfant italien contre l'oppression allemande. Mais les rêves impérialistes du Duce devaient faciliter les desseins de son rival. La campagne d'Abyssinie fut à l'origine du revirement de la politique fasciste. La nation italienne se voyait imposer une amitié dont elle ne voulait pas. Le prix devait en être exorbitant.

2 L'amitié des « Tedeschi » a-t-elle modifié le sentiment du peuple ?

Quand Hitler décida d'entreprendre son plan de conquête, l'« amitié » hitléro-fasciste était déjà un fait accompli. Cela signifiait que l'Italie n'aurait ni la force militaire de s'opposer à ses projets comme en 1934, ni la possibilité de ressusciter les amitiés rompues par l'entreprise africaine ; cela voulait dire aussi que l'Allemagne de Hitler pouvait se servir de l'Italie de Mussolini pour commencer sa marche à la conquête de l'Europe.

Hitler s'établit sur le Brenner avec toute la puissance militaire et économique de l'Allemagne. Mussolini s'était acquitté de l'appui allemand dans la conquête de l'Abyssinie en lui donnant le contrôle de la frontière italienne. Le sarcastique télégramme du Führer au Duce, « Je ne l'oublierai jamais », est tout ce que l'Italie devait garder pour se consoler de la présence sur sa frontière d'un ennemi qui avait été repoussé en 1918 au prix de 600.000 hommes.

Aujourd'hui, l'Italie est officiellement l'alliée de l'Allemagne. Les deux nations ont été conduites par leurs gouvernements dans une guerre commune. Il se peut que le peuple allemand ait souhaité et approuvé cette guerre ; le peuple italien ne la voulait pas, parce qu'il se rendait compte que ce n'était pas sa guerre, mais une guerre allemande. Le gouvernement allemand accroît constamment son emprise sur l'Italie, imposant sa volonté au gouvernement et à la nation. Et il n'est point sûr que les dirigeants fascistes eux-mêmes ne soient pas à l'heure actuelle secrètement contraires à la politique qu'ils ont délibérément imposée à leur pays. Mais le peuple italien ne veut pas voir les Allemands chez lui. Il se montre rebelle à un rapprochement contraire à la nature des choses, parce qu'il a conservé surtout la signification qu'il a toujours attachée au mot « tedeschi ». Ce terme signifie pour les Italiens quelque chose de plus qu'« étranger ». Il dénote un sentiment d'hostilité basé sur la tradition.

La tradition joue un grand rôle dans l'idée que chacun de nous se forme des Allemands. Le peuple italien est beaucoup plus convaincu par les faits actuels que par les souvenirs du passé. Que voit-il et d'où vient son angoisse en présence de « l'allié » nazi ?

3 Quelle est la place de l'Italie dans l'Ordre Nouveau nazi ?

L'Allemagne hitlérienne avait promis à l'Italie, comme elle le fit aux autres nations d'Europe, un « Nouvel Ordre ». La signification de ces mots n'a jamais été fournie qu'en des termes très vagues. Il s'agirait d'une plus grande justice sociale, de la justice internationale, d'une compensation pour les « préjudices subis durant la période de prédominance économique anglo-franco-américaine », d'une équitable distribution des colonies, etc... Mais si l'on examine le cas des pays qui sont tombés sous la domination de l'Axe, on s'aperçoit que l'un après l'autre, Tchécoslovaquie, Pologne, Belgique, Hollande, Norvège et France, ils ont été introduits dans le « Nouvel Ordre ». Les industries de chacun d'eux n'ont été autorisées à continuer que quand elles pouvaient contribuer à la vie de la nation allemande ; les ressources agricoles, que l'Allemagne tend à développer à leur maximum de rendement, sont employées à nourrir le peuple, et plus spécialement l'armée allemande. Les ouvriers sont contraints d'émigrer pour travailler dans les usines du Reich ou d'autres pays. Toutes les libertés politiques ont été détruites, en vertu non pas de l'état de guerre, mais parce que la doctrine totalitaire nazie l'exige. La Tchécoslovaquie est devenue ainsi en grande partie un arsenal de l'Allemagne ; la Hollande et la Belgique sont devenues des champs de culture intensive, leurs mines sont exploitées au maximum et leurs bases navales entièrement utilisées ; la France est un vaste camp, et ses côtes sont des nids de sous-marins, de croiseurs et d'hydravions. Quelle est la différence entre ces pays et l'Italie, maintenant que cette dernière est devenue une zone d'influence et d'activité militaire allemandes ?

Mais sans aller au delà des frontières, nous pouvons nous faire une idée de la signification que le « Nouvel Ordre » aura en Italie, en considérant la voie dans laquelle la prétendue amitié de l'Axe s'est déjà engagée.

Dans la sphère de la politique intérieure italienne, il semblait que les Allemands n'auraient pas à s'immiscer ; la dictature fasciste avait déjà supprimé toute liberté de presse ou de parole. Néanmoins, la présence des Allemands se fit sentir de diverses manières. L'infiltration de la police fut particulièrement remarquée au moment de la visite de Hitler à Rome et à Naples en mai 1938. Des centaines de policiers devaient répondre de toutes les personnes résidant dans les districts que le chancelier allemand allait visiter et prendre toutes les précautions nécessaires afin d'éviter des incidents. Toutes les personnes suspectes, non pas aux yeux de la police italienne, mais de la police allemande, pouvaient être éloignées. Cette infiltration ne devait pas être temporaire. La plupart des agents allemands quittèrent l'Italie avec le Führer, mais un certain nombre y restèrent. Et le consulat d'Allemagne ou les agences consulaires firent plus que ce que font généralement les officines d'espionnage ; non seulement ils espionnèrent les Allemands suspects d'hostilité au régime nazi, mais ils restèrent en contact avec les autorités fascistes en vue de prévenir toute hostilité envers les Allemands qui pourrait se manifester parmi les Italiens eux-mêmes.

L'exemple le plus frappant de l'intervention allemande dans les affaires intérieures italiennes fut la campagne et la législation antisémitiques. La question juive n'existe pas en Italie ; non seulement les Juifs sont en très petit nombre, non seulement ils s'étaient entièrement assimilés, mais l'Italien n'avait jamais pensé qu'il pût être possible chez lui de parler d'une « race » italienne par opposition à la race juive, ou que les Juifs pussent être accusés d'activité morale ou politique distincte de celle des autres Italiens. Le fascisme lui-même avait reçu les Juifs dans ses rangs sans aucune distinction ; et Mussolini avait déclaré plus d'une fois qu'en Italie il n'y avait que des Italiens et non pas des Juifs et des Aryens.

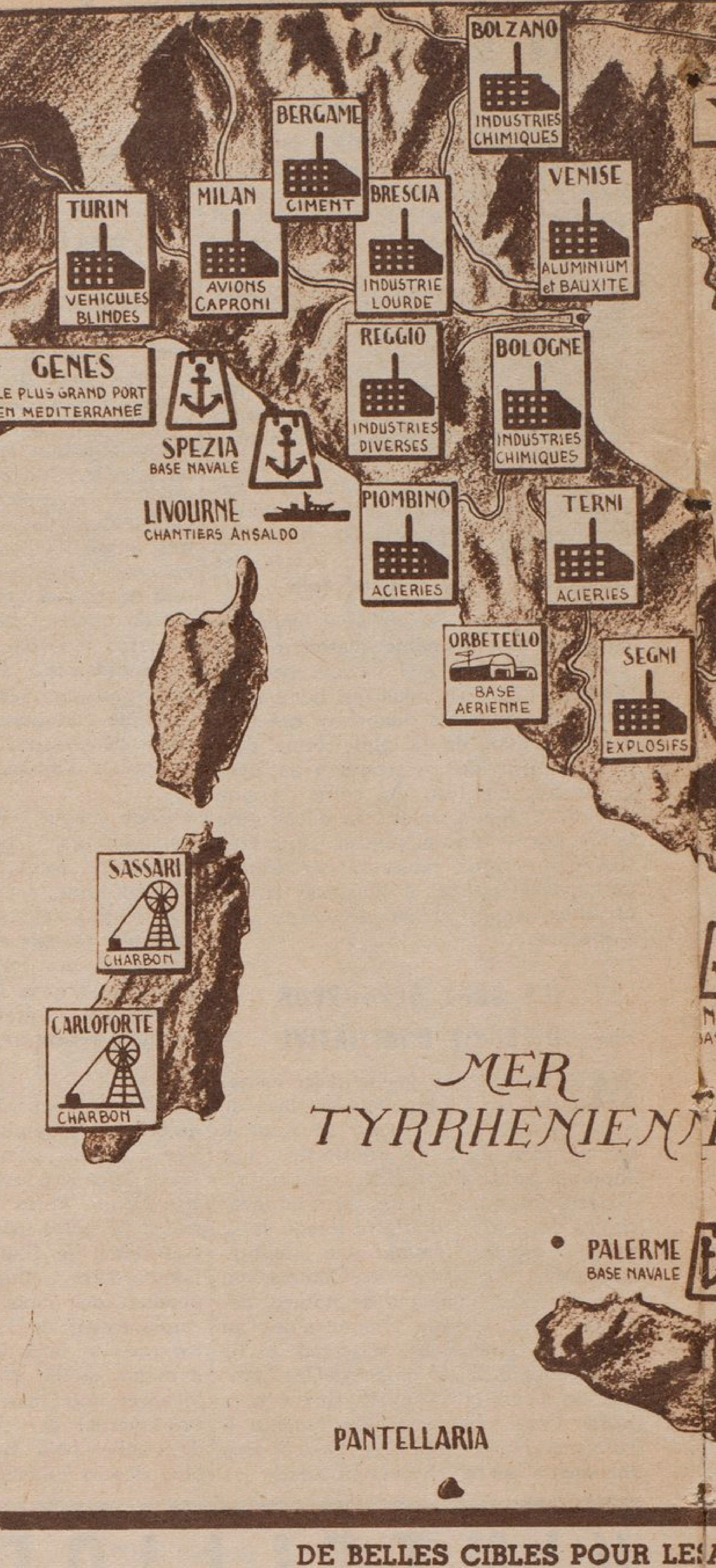
En juillet 1938, à la grande surprise de tous, parut un manifeste écrit par de prétendus hommes de science définissant la doctrine raciale italienne. Auparavant, il y avait eu une campagne menée par Farinacci et son ami Preziosi. Le 1er septembre parurent les premiers décrets tendant à l'expulsion des Juifs étrangers et à la persécution des Juifs italiens. Personne n'avait des doutes sur l'origine de ces mesures.

4 L'Italie a-t-elle conservé sa souveraineté politique et militaire ?

Dans la sphère des affaires internationales, toute initiative fut enlevée aux Italiens. S'il avait paru à un moment donné que Mussolini pouvait exercer encore une influence personnelle en jetant les bases d'un accord dans l'affaire tchécoslovaque en septembre 1938, ce qui advint à ce dernier pays six mois plus tard, montra suffisamment que le Duce avait agi sur l'instigation de Hitler. Aucun aveu de servitude ne ressemble à celui de Mussolini quand, pour se justifier de ses revers militaires, il déclara : « L'Histoire nous a saisis à la gorge » ; et l'histoire, le Duce le sait, a été faite en l'occurrence par l'Axe, c'est-à-dire par Hitler.

Dans les affaires militaires, ce que l'on pouvait prévoir n'a pas manqué de se produire sur une échelle de plus en plus grande. Chaque jour davantage, l'Italie s'est transformée en un vaste camp pour les forces armées allemandes. Peut-être ne peut-on pas encore parler d'une occupation effective de la Péninsule comme on le ferait de la Roumanie ou de la Bulgarie. Mais la raison en est que les Allemands n'en ont pas encore besoin. Pour l'instant, d'entières divisions motorisées allemandes ont passé à travers l'Italie pour se rendre en Afrique du Nord et y combattre. D'autres forces sont stationnées dans le pays comme réserves, et pour accentuer le contrôle sur le pays dans le cas d'une révolte contre le fascisme et contre l'Allemagne. Des centaines, peut-être des milliers d'avions nazis ont remplacé la Reggia Aeronautica qui a été presque complètement détruite, ou qui ne peut plus se manifester faute d'essence. La Sicile qui était une zone militaire italienne est devenue allemande.

La seule force italienne qui semble avoir échappé à l'emprise allemande est la flotte ; mais la bataille du cap Matapan a révélé la présence d'un personnel allemand même à bord des navires italiens. Il est certain que si l'Allemagne arrivait à faire passer ses navires et ses sous-marins en Méditerranée, les ports italiens deviendraient allemands.



DE BELLES CIBLES POUR LES

L'occupation de la Tripolitaine par les troupes alliées
avions alliés des grandes villes d'Italie. Cette carte
les régions industrielles de l'Italie qui représentent

5 L'économie italienne dépendait de l'étranger. Et aujourd'hui ?

On ne peut se faire une idée plus claire de la situation critique de la vassalité italienne qu'en jetant un rapide coup d'œil sur les chiffres des besoins de ce pays en matières premières essentielles.

L'Italie dépend de l'Allemagne pour 75 pour cent de ses besoins en charbon, qui s'élèvent à douze millions de tonnes par année, et il va sans dire que l'Allemagne trouve d'immenses difficultés à remplir la tâche impossible de lui envoyer 200 trains de charbon par jour. Pour ce qui est du pétrole, 85 pour cent de ce qui lui est nécessaire provient maintenant de la Roumanie. Mais elle ne reçoit que ce que l'Allemagne veut bien lui octroyer.

L'Italie prétend produire 1.400.000 tonnes de fer et d'acier par an, mais il lui faut encore 700.000 autres tonnes d'Allemagne. Elle n'a pas de caoutchouc, et la production du « Buna », qui vient de commencer, ne supplée à l'absence de ce précieux produit que pour 3.000 à 6.000 tonnes, tandis que ses besoins se montent à 10.000 tonnes. Pour le cuivre et le nickel, l'Italie doit solliciter de l'Allemagne tout ce qui lui est nécessaire. Elle doit aussi se procurer chez sa redoutable alliée la plus grande partie des ingrédients nécessaires à la préparation des hauts explosifs. Il en est de même pour les machines lourdes et les instruments de précision et d'optique. De la Yougoslavie et de la Scandinavie, elle doit obtenir 1.000.000 de tonnes de bois par année, mais la livraison en devient problématique en raison de la dislocation des transports en Allemagne et en Europe centrale.

De plus, l'Italie ne produit que 7.000 tonnes de laine, tandis que ses besoins normaux sont de 50.000 tonnes. Elle doit également importer 95 pour cent de ses besoins en coton, et là encore elle n'obtient pas grand'chose. Pour compléter ce tableau, l'agriculture italienne se ressent actuellement de la perte des 900.000 tonnes de phosphates, engrais qu'elle avait l'habitude d'importer de l'Afrique du Nord. Quant à l'industrie naguère prospère des textiles, elle est, elle aussi, complètement ruinée.

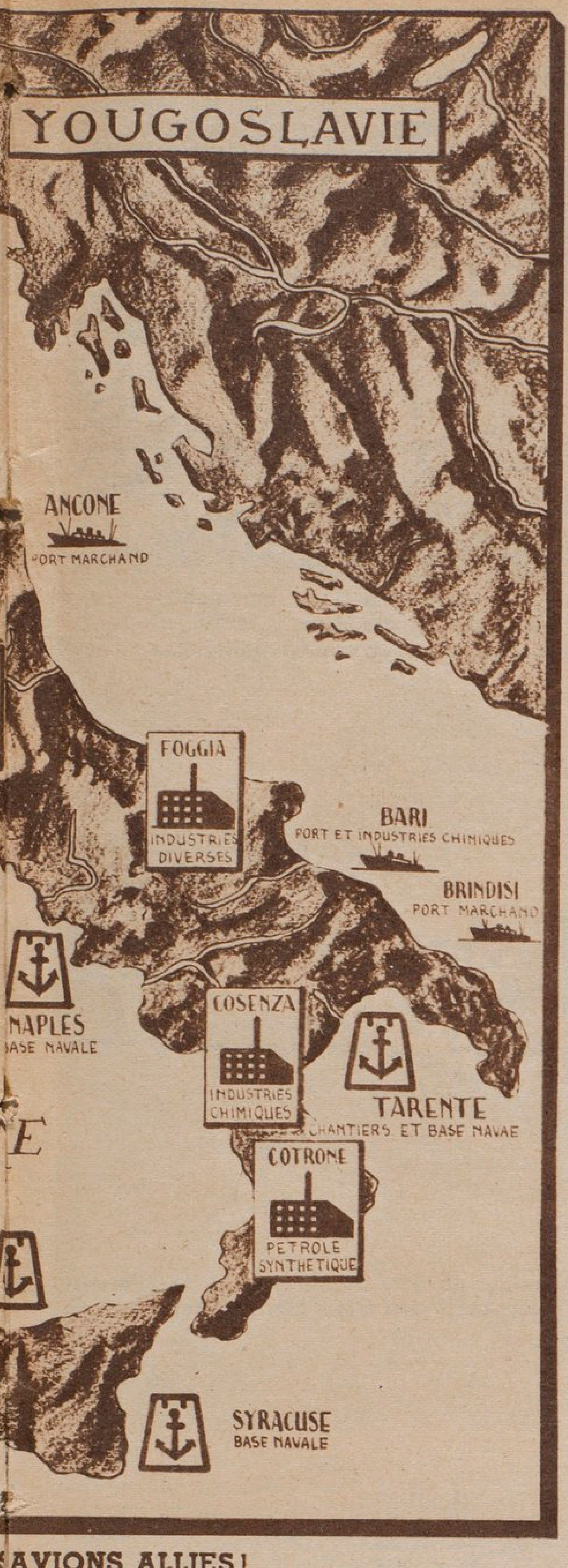
D'une manière générale, la vie économique du pays a été considérablement réduite et elle dépend entièrement du bon vouloir et des possibilités de l'Allemagne.

Si c'est là le statut qui a été fait jusqu'ici à l'Italie, l'on pourrait se demander avec raison ce qui surviendrait dans le cas d'une victoire allemande. Gœring, parlant de l'Italie voici quelques années, avait dit qu'elle n'était qu'un tremplin pour l'Allemagne vers l'Afrique ; et cela n'est qu'une partie de la vérité.

6 La population italienne veut-elle et peut-elle se révolter ?

Tous ces événements ont créé un état d'esprit qui a été encore aggravé par les derniers développements de la situation. La perte de la Libye et le débarquement en Afrique du Nord française ont rendu plus vifs les sentiments d'alarme qui se sont répandus parmi le peuple italien. Cela a été révélé par la campagne de propagande entreprise avec hâte par le gouvernement fasciste. Même le comte Grandi a été exhumé de sa tombe politique à cet effet. Les porte-parole officiels et non officiels ont prétendu qu'il était faux qu'un vent de défaitisme soufflait en Italie.

Mais les Italiens ont une réponse à ces dénégations. Il leur vient de l'ancienne maxime romaine « excusation non petita valet accusa-



...SAVIONS ALLIES !

...s a rapproché considérablement les ...empruntée au « Picture Post », montre ... belles cibles pour les bombes alliées.

tion ». (Une justification non demandée équivaut à une accusation).

Le régime actuel peut demeurer au pouvoir autant qu'il s'appuiera sur les baïonnettes allemandes renforcées par la Gestapo déjà installée en Italie. Mais les Italiens sont pleinement conscients que l'Allemagne ne va pas défendre leur pays pour le salut de l'Italie.

Quand Hitler s'était rendu dans la Péninsule en mai 1938, le roi Victor-Emmanuel accompagna son visiteur à une parade d'aviation. « Vive le roi ! » cria la foule. Par déférence, le souverain désigna son invité. La seule réponse de la foule fut de répéter avec plus d'enthousiasme : « Vive le roi ! » Cela fut une des plus significatives manifestations du sentiment du peuple à l'égard du visiteur nazi.

De tout ce qui a été dit, il ressort que la possibilité d'un soulèvement révolutionnaire en Italie doit être exclue. La présence de la Gestapo et la surveillance exercée par l'O.V.R.A. le préviendront. De même, l'idée d'un nouveau héros national doit être mise de côté, car l'expérience mussolinienne a guéri la nation des « génies politiques ». Il n'en reste pas moins que nous devons considérer comme des éléments d'initiative pouvant se manifester plus efficacement un jour :

La Couronne qui voudra exploiter la désaffection dont la nation fait de plus en plus montre à l'égard du Duce et qui s'est rendu compte que l'heure est venue de traduire les désirs du peuple en actes.

Les Forces Armées dont les chefs ont perdu tout espoir de victoire et qui reconnaissent que le seul moyen d'éviter un désastre irréparable est de laisser les Allemands mener tout seuls leurs propres batailles.

Les Industriels et les hommes d'affaires qui savent que la ruine économique définitive ne peut être évitée que par la paix avec les Alliés.

Les Paysans qui sont contraints de livrer leurs récoltes et souffrent de plus en plus de la pénurie des travailleurs.

Les Ouvriers qui voient leurs usines sur le point de cesser le travail faute de matériel et qui n'envisagent pas de gaieté de cœur la perspective de devoir travailler en Allemagne.

Enfin l'Eglise qui a surveillé depuis des années les fluctuations de la politique fasciste et qui est prête à agir au moment opportun pour exercer son ancienne et puissante influence sur le peuple.

ESPIONNES d'aujourd'hui

L'histoire de l'espionnage est aussi ancienne que celle des guerres. Souvent, une nation paisible et n'aspirant qu'à la paix se réveille soudain à la réalité à la suite de l'arrestation d'un espion, payé par l'agresseur probable, pour recueillir et transmettre des renseignements utiles.

N'importe quelle nation pouvait s'assurer les services de Sandra Katieff moyennant payement adéquat. Elle se laissa cueillir à Budapest, et la police découvrit chez elle un minuscule appareil photographique, ainsi que des photos représentant divers aspects des zones interdites. Sandra essaya de sauver sa peau en dénonçant trois de ses complices. Mais elle jouait décidément de malheur. Les individus dénoncés, flairant le danger, étaient parvenus à se mettre en sécurité. L'espionne fut condamnée à mort, et on lui annonça que le bourreau qui devait l'exécuter n'était autre que le terrible géant Hans Kubias, qui avait l'habitude de tuer ses victimes en les étranglant. En apprenant le sort terrible qui l'attendait, Sandra s'effondra. Il fallut la soulever pour la ramener à sa cellule. Un beau matin, quelques jours avant l'exécution, on l'entendit chanter à tue-tête. Pendant des jours entiers elle chanta, les yeux tournés vers le plafond. Un psychiâtre examina la malheureuse et se prononça pour la folie. Ainsi, Sandra ne fut pas étranglée par le terrible bourreau, mais elle alla terminer sa misérable existence derrière les barreaux d'un asile de fous.

UNE FEMME FORTE...

« Police ! « Manos arriba ! » Haut les mains ! »

Senorita Conchita Mendez et ses deux complices étaient en train de transmettre un message secret par radio, lorsque la police frappa à leur porte. C'était pendant la guerre d'Espagne. Les agents fouillèrent la chambre de Conchita, mais sans résultat. L'interrogatoire fut serré :

— Quel genre de nouvelles transmettiez-vous ?

— Nous ne pouvons pas vous le dire.

— Qui est-ce qui vous paie ?

— Nous ne pouvons pas vous le dire.

— Comment vous êtes-vous procurés ce poste émetteur ?

— Inutile de nous poser des questions. Nous ne pouvons pas vous répondre.

Après l'enquête, les autorités offrirent à Conchita la vie sauve, si elle consentait à travailler pour leur cause.

— Nous vous restituerons votre appareil et vous continuerez à transmettre des nouvelles. Mais cette fois-ci, nous nous chargerons de vous fournir les renseignements.

— Je regrette, mais je ne mange pas de ce pain-là.

— Vous serez bien payée.

— Je ne suis pas à vendre.

Le 8 mars 1938, Conchita et ses complices étaient condamnés à mort. Les deux hommes furent exécutés sur-le-champ. On accorda un jour de sursis à la jeune femme.

— Ce soir, vous dormirez dans une cellule séparée. Demain à l'aube, vous mourrez.

— Très bien, répondit froidement Conchita. Je voudrais voir un prêtre.

On fit venir un homme d'église qui demeura plusieurs heures auprès de la condamnée. Peu avant l'aube, un officier entra dans la cellule :

— Senorita, soyez raisonnable, pourquoi mourir aussi bêtement ? Je vous en prie, acceptez nos conditions.

— Inutile d'insister.

Conchita Mendez devait être fusillée à 5 heures 30 du matin. A 5 heures, elle fut graciée. Lorsqu'on vint lui annoncer que la peine de mort avait été commuée en celle de 30 ans de prison, cette forte femme s'évanouit....

LA COMÉDIE DE L'AMOUR

La blonde Jane Georgel, connue également sous le nom de Vera Danichewska, faisait de l'espionnage à Barcelone. Elle avait également pris part à plusieurs opérations clandestines de trafic d'armes. La police n'arrivait pourtant pas à s'assurer des preuves contre cette étrange créature. Perquisitions, pièges, tout avait échoué. Jane demeurait insaisissable. Mais, un beau jour, elle se laissa prendre. Voici l'histoire qu'elle raconta à un journaliste français qui alla lui rendre visite à la prison, en 1937 :

— Pour me démasquer, ils m'envoyèrent un beau garçon. Il me raconta qu'il arrivait d'Argentine. Son nom était Paco. Stupidement, je tombai follement amoureuse de lui. Nous vécûmes ensemble deux semaines paradisiaques. Il jouait à la perfection la comédie du fol amour. Un jour, il me confia qu'il travaillait pour la Révolution. Bêtement, je lui fis la même confidence. A notre rendez-vous suivant, ce n'est pas mon amant que je rencontrai, mais deux agents de police. Je fus arrêtée et incarcérée à la prison de Villa d'Escorza d'où personne ne sort vivant. Mais j'eus suffisamment d'énergie pour surmonter cette épreuve. Au cours du procès, l'avocat général demanda la peine de mort, mais je m'en tirai avec 20 ans.

Elle termina son récit par un éclat de rire interminable.

●

MADAME BUTTERFLY

Passons maintenant en Extrême-Orient, pour raconter l'histoire de Butterfly Wu, une petite Chinoise qui, malgré une enfance misérable, connut plus tard la puissance et la renommée. Son père faisait partie de la misérable classe de coolies. Sa naissance fut accueillie comme un grand malheur. Pendant son enfance, personne dans la famille ne s'inquiétait le moins du monde des fréquentes absences prolongées de la fillette. Mais lorsqu'elle eut atteint l'âge de dix ans, ses parents décidèrent de la marier.

Entre temps, la fillette était devenue une jeune fille, et une beauté prenante, étrange, émanait de sa gracieuse personne malgré les haillons qu'elle portait. Un beau jour, elle fut vendue pour vingt piécettes d'argent, au fils d'un riche marchand de la ville. Le jour du mariage arriva, mais Butterfly avait disparu. Son ambition n'était pas de devenir l'épouse d'un fils de mandarin. Elle était partie à l'aventure, commençant à chercher du travail.

Elle trouva un emploi dans un magasin de photographe. C'était une petite boutique établie dans le quartier indigène, mais l'arrivée de la jeune fille sembla avoir apporté la prospérité. Des touristes étrangers, de riches Chinois commencèrent à venir faire leurs achats dans ce taudis. Le marchand, enchanté de sa bonne fortune, en attribua le mérite à Butterfly. Il développa son affaire et ne manqua pas, à toute occasion, de présenter à des hommes influents son admirable employée.

Désormais, Butterfly était lancée. Depuis longtemps elle avait appris à mettre en relief sa beauté. Pendant ses heures de loisir, elle étudiait avec passion, et son intelligence innée s'était encore développée. Bientôt, elle acquit une culture qui la classa bien au-dessus de la femme chinoise ordinaire. Elle comprit qu'elle devait commencer à faire agir son charme sur les hommes puissants qu'elle connaissait.

L'un d'eux s'appelait Henry Pu-Yi, un prince du sang qui avait été placé sur le trône impérial de Pékin à l'âge de deux ans. Une révolution l'avait obligé d'abdiquer. Un autre ami de Butterfly était le maréchal Chang Hsueh-Liang, le jeune maître de la Mandchourie. Le maréchal ne pouvait rien refuser à Butterfly : lorsqu'elle manifesta le désir de faire du cinéma, l'appui du puissant personnage lui ouvrit toutes grandes les portes des studios chinois. Elle devint une grande vedette. En moins d'un an, elle fut idolâtrée dans toute la Chine.

Par une froide nuit d'hiver, le maréchal devait rencontrer Butterfly. Le rendez-vous fut pris dans le nouveau théâtre qu'il avait fait construire expressément pour elle. La garde entoura la bâtisse, et personne, sous peine de mort, ne devait venir déranger le couple. Mais les Japonais connaissaient tous les détails du rendez-vous. Avec une promptitude et une exactitude étonnantes, ils effectuèrent leur entrée dans la ville. Les clés de l'arsenal étaient dans la poche du maréchal. Personne, parmi ses officiers, n'osa le déranger. C'est ainsi que la Mandchourie tomba et que le maréchal Chang Hsueh-Liang fut déposé.

Mais la fortune souriait maintenant à Henry Pu-Yi. Les Nippons le placèrent à la tête du nouvel Etat du Mandchoukouo. Il ne manqua pas de manifester l'intérêt le plus aimable envers la petite actrice. Butterfly lui rendait de fréquentes visites secrètes à son palais. Sa popularité était en hausse. Elle vécut dans le luxe, et son excentricité était l'objet de la curiosité et de l'admiration générale.

Mais Butterfly n'avait pas perdu le sens des réalités. Elle avait brûlé la chandelle par les deux bouts ; elle comprit qu'elle devait penser à ses vieux jours, avant qu'il ne fût trop tard. Dans le monde du cinéma, elle avait fait la connaissance du rejeton d'une riche famille de race blanche. Elle l'épousa. Impassible aux quolibets des assistants qui l'insultèrent copieusement, elle se laissa mener par son jeune époux à l'autel et s'inclina devant l'officiant de la cathédrale anglicane.

Après son mariage, elle rompit toutes relations avec les studios chinois, mais tourna plusieurs films pour les Japonais. A son retour en Chine, la populace l'accueillit à coups de pierres. Elle visita par la suite toutes les capitales européennes.

En 1937, elle alla s'établir à Hong-Kong : elle mourut en décembre dernier, sous les bombes de l'aviation nippone. Mais beaucoup de gens ne la plaignirent pas. Ils n'avaient pas oublié que l'ennemi avait recueilli des renseignements précieux en se servant d'une femme mystérieuse, qui fréquentait assidûment les personnages puissants de la Chine.

DES FEMMES PATRIOTES AUSSI

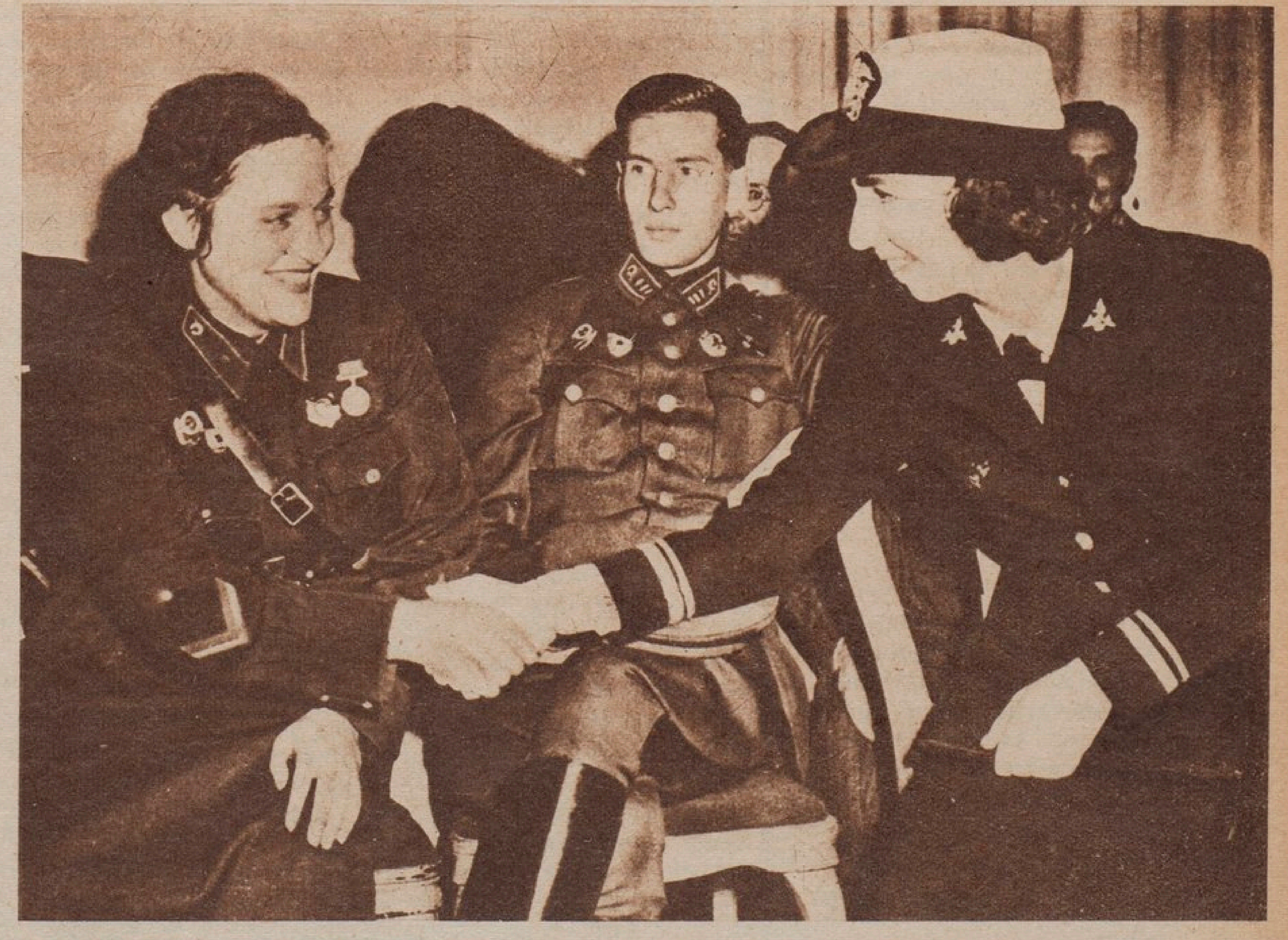
Mais toutes les femmes qui combattent sans uniforme ne sont pas des espionnes. En Europe occupée, il existe des femmes qui continuent à lutter, ne reculant devant rien pour infliger à leurs oppresseurs le châtiment qu'ils méritent.

Tel fut le cas d'une vieille veuve belge. A moitié affamée et insultée par deux officiers allemands qui s'étaient installés chez elle, elle résolut de les supprimer. Sous prétexte de cacher des crevasses dans le parquet, dues à des éclats de bombe, elle disposa leurs lits d'une manière étrange. Une nuit, les officiers se « suicidèrent ». Ayant trop bu la veille, ils s'étaient couchés, sans se rendre compte qu'un tuyau à gaz avait été installé sous leurs lits.

Une autre femme fut « horrifiée » lorsqu'elle trouva son « pensionnaire » mort dans son bain. Il avait « oublié » le robinet à gaz ouvert. Les autorités ne purent pas inculper la brave dame.

Une Française causa la mort de l'un de ses persécuteurs par une simple erreur télégraphique. Le médecin, soupçonnant un cas de diphtérie, avait demandé une analyse à l'hôpital le plus proche. La femme devait télégraphier le résultat. Au lieu de « positif », elle mentionna « négatif » dans sa dépêche. Lorsqu'on s'aperçut de l'erreur, le malade était déjà passé de vie à trépas.

En Russie, plusieurs soldats allemands ont connu « le baiser de la mort » que leur prodiguèrent des beautés russes. Les femmes de l'U.R.S.S. qui ont vu leurs pères, frères et enfants tomber sous les coups de l'envahisseur savent se venger. Elles « tombent amoureuses » d'officiers allemands auxquels elles donnent des rendez-vous. Lorsque le nazi les enlace, des guerilleros surgissent de l'ombre et lui plantent un couteau dans le dos.



Les femmes russes participent à la guerre d'une manière très effective. Témoin cette femme-lieutenant, Ludmilla Palicienko (à gauche), qui, dans des combats de guérilla, abattit à elle seule 309 soldats nazis. Ludmilla Palicienko s'est récemment rendue aux Etats-Unis pour faire une série de conférences sur le rôle de la femme russe dans la guerre. On la voit ici serrant la main à une lieutenant américaine, au cours d'un banquet organisé en son honneur.

LE MAUSOLEE DU FUHRER

Hitler a déjà préparé les plans de son tombeau

Quelques jours après l'occupation de Paris, Hitler visita le tombeau de Napoléon aux Invalides. Quelques correspondants étrangers se trouvaient présents. L'un d'eux, le journaliste américain P. Huss, fait dans l'article suivant une saisissante description de cette visite. Il nous y révèle également le plan conçu par le dictateur nazi pour l'érection de son propre tombeau.

●

Une superbe et luisante Mercédès tourna lentement l'angle de l'avenue et s'arrêta devant l'entrée de la Cour des Invalides. Le dôme majestueux étincelait sous les rayons du soleil de juillet.

Adolf Hitler, revêtu d'un pardessus en gabardine blanche, mit posément pied à terre. Il s'arrêta un bon moment, le regard intensément fixé sur l'édifice ruisselant de lumière.

Un officier allemand précéda le Führer. Celui-ci traversa rapidement l'antichambre et pénétra dans la grande rotonde. Malgré l'obscurité qui régnait à l'intérieur, il paraissait bien connaître son chemin.

Il se tint debout, sans saluer, les mains posées sur la balustrade et la bouche à demi ouverte

ENTREVUE HISTORIQUE

Nous étions quatre ou cinq journalistes étrangers, arrivés récemment de Berlin, qui assistions à cette scène mémorable, entre le passé et le présent, entre l'Empereur mort et le dictateur vivant.

Nous nous tenions debout, du côté opposé du mausolée, et attendions en silence. Hitler semblait perdu dans ses pensées. Il étendit le bras et proféra des paroles que personne n'entendit. Il continua à remuer les lèvres quelque temps, puis hocha une ou deux fois la tête.

Une minute s'écoula avant que le Führer ne brisât le silence. Il sortit enfin de sa léthargie et fit encore un pas vers la balustrade afin de mieux embrasser la vue du monument qui recouvrait César endormi.

Soudain, nous entendîmes la voix gutturale du Führer :

— Napoléon, *mein Lieber*, une erreur impardonnable a été commise à votre égard. Homme illustre entre tous, on vous a placé dans un sous-sol. Comment peut-on ainsi mesurer votre réelle grandeur ? C'est au sommet d'un gigantesque monument qu'on aurait dû déposer votre saint sarcophage. Le spectateur aurait mieux le sentiment de sa petitesse, de son néant. Quand on marche dans la rue, on ne peut impressionner — si imposant d'aspect soit-on — des personnes se trouvant sur les toits des maisons environnantes. Le foyer de l'attention doit se trouver au-dessus du niveau des yeux, jamais au-dessous. C'est alors seulement que l'esprit peut concevoir la magnificence de l'objet ou de la personne. C'est une question de psychologie. L'influence de Napoléon aurait été cent fois plus grande s'il avait été possible à son peuple de toucher de sa main le marbre dans lequel le grand capitaine repose.

Hitler fit quelques pas autour de la balustrade.

— Je ne tomberai jamais dans une pareille erreur, ajouta-t-il. Mon emprise sur mon peuple, sur tous les peuples, devra être aussi grande après ma mort que durant ma vie. Je dois continuer à demeurer aux yeux de tous le Führer, celui dont on visite le mausolée avec un respect mêlé d'une sainte terreur, celui dont on parle, dont on vante sans cesse le prodigieux génie, dont on se souvient toujours. Ma véritable vie ne commencera en fait qu'après ma mort !

Il quitta le Palais des Invalides déterminé, comme je l'appris plus tard, à préparer, dès la guerre terminée, le plan du monument qui devait immortaliser son œuvre. Hitler est d'ailleurs convaincu que sa fin est proche. Je l'ai entendu déclarer à maintes reprises que la mort ne le trouvera pas un vieil homme.

UN MAUSOLÉE GRANDIOSE

Hitler a depuis longtemps abandonné l'idée de faire de Berchtesgaden le lieu de son tombeau. L'endroit est en effet situé trop haut ; il est éloigné, d'accès difficile et ne se prête pas aux pèlerinages.

Hitler a déjà fait préparer, dans sa résidence de Munich, une maquette de son futur tombeau. Toutes les modifications commandées par le cours des événements, toutes les suggestions destinées à rendre plus profonde l'influence mystique du monument sur le peuple y sont introduites au fur et à mesure.

Le mausolée dans lequel le Führer dormira de son dernier sommeil s'élèverait au centre d'une grande place de Munich, probablement là où se trouve actuellement la station principale de chemin de fer. De cette place partirait une large avenue qui conduirait directement au rond-point et à la rue historiques où les chemises grises commencèrent leur marche en 1923. Un arc de triomphe, comme seuls les Césars en ont rêvé, sera construit à cet endroit.

Quant au mausolée lui-même, il formera la base d'une colonne haute de plusieurs centaines de mètres. Un aigle immense, tenant entre ses griffes la svastika, sera dressé au sommet de cette colonne. L'étendue seule des ailes, selon les spécifications établies dès aujourd'hui, n'aura pas moins de 225 pieds de largeur.

Le Führer n'a pas encore décidé si l'on devra embaumer sa dépouille et l'exposer en permanence dans une chambre vitrée, comme le corps de Lénine.

On avait un instant étudié un projet consistant en un éternel feu rouge produit par des torches dont on ferait disparaître la fumée à l'aide de filtres. L'idée d'une douce lumière bleue, comme celle allumée sur la tombe du vieil empereur Guillaume Ier, a été également examinée.

Un appareil destiné à amortir le bruit des pas sera installé à l'intérieur du monument. Hitler, après une vie si tumultueuse, devra jouir d'un silence éternel. Le mausolée comprendra plusieurs autres pièces qui serviront de musée et où seront exposés les uniformes et les objets personnels du Führer.

Que reste-t-il aujourd'hui de tous ces projets grandioses conçus pendant les victoires faciles des armées allemandes ?



Le personnel civil et militaire gare journellement 3.000 automobiles dans ce garage en plein air qui n'est que l'un des deux « parkings » du ministère de la Guerre installé dans le « Pentagonal Building ».

UN IMMEUBLE pour 40.000 EMPLOYES

Un immeuble gigantesque qui centralisera tous les services de l'armée vient d'être construit près de Washington. Véritable miracle de la construction, ce « building » représente un volume de 2.540.888 mètres cubes et son périmètre pentagonal mesure un kilomètre et demi. Ce bâtiment pourra abriter 40.000 employés et sera parcouru par 26 kilomètres de couloirs. On y a aménagé un salon de coiffure avec 18 fauteuils, un magasin de vêtements et un bazar. Quatre restaurants à service automatique servent déjà 15.000 repas par jour.



Les autobus transportant les employés travaillant dans le nouveau local du ministère de la Guerre entrent dans l'enceinte de l'immeuble après avoir traversé deux tunnels.



Une vue de l'immeuble gigantesque construit à Arlington pour y grouper les services de l'armée américaine.

La retraite de l'Afrika Korps

JOURNAL D'UN NAZI

Tous les récits parus à ce jour sur la défaite de Rommel et sa retraite à travers la Libye ont pour auteurs des correspondants de guerre et des combattants alliés. Voici maintenant l'histoire de cette retraite, telle qu'elle fut écrite par un Allemand, dont le journal fut saisi au moment de sa capture. L'auteur de ce journal est une estafette originaire de Leipzig, qui se trouvait parmi les colonnes de l'Afrika Korps en fuite.

24 OCTOBRE. Nous devons nous rendre à El Dabaa : un petit voyage de 600 kilomètres. J'ai passé une assez bonne nuit, malgré le froid. Mais, ensuite, il y eut un orage, et l'Afrique entière fut inondée. A cinq heures du matin, j'embarquai sur un camion qui allait à Marsa-Matrouh.

25 OCTOBRE. Arrivé à Matrouh à 9 heures du matin. Rejoint la division vers le soir. J'ai assisté pour la première fois à un combat aérien. Le Messerschmidt n'était pas aussi bon que le Spitfire. Il s'écrasa. Pendant la nuit, le tir d'artillerie était violent, et l'activité aérienne considérable, mais seulement de la part des Tommies. Ils sont de loin supérieurs aux nôtres.

26 OCTOBRE. Les Anglais parcourent le ciel comme s'il n'y avait pas d'aviation allemande. Un autre combat aérien : une fois de plus, le Spitfire eut raison du Messerschmidt, mais le pilote a réussi à sauter. On dit que Rommel et Kesselring sont arrivés hier.

27 OCTOBRE. Activité aérienne intense de la part des Anglais aujourd'hui. Jusqu'à maintenant, ils ont livré quatre attaques employant au moins trente avions chaque fois. Les bombes tombent en pluie sur la ligne du front. Nous n'arrivons pas à voir grand'chose, si ce n'est de gigantesques colonnes de poussière. Les Anglais volent en formations serrées et semblent ne prendre en aucune considération notre tir de D.C.A.

Notre batterie est bien avancée.

Pendant toute la nuit, ce fut un enfer de bombes. Les projectiles percutaient sur le sol l'un après l'autre. Le tir de l'artillerie fut très dru également.

Rien à manger ni à boire. Nos tanks ont été préparés pour la contre-attaque. Arriverons-nous à culbuter les Tommies ? Les attaques à la bombe se succèdent. Dix-huit avions ont passé et repassé au-dessus de nos têtes. Heureusement que je me suis creusé un trou. Sans cela, j'aurais été réduit en poussière.

Une heure de tir de barrage, en plein sur notre position. Six autres attaques aériennes : dix-huit appareils à la fois. Nous enterrons nos morts. Les éclats les ont massacrés dans leurs tranchées-abris.

Comme la lune se lève, l'artillerie anglaise reprend sa symphonie. Fusées, bombes.

31 OCTOBRE. Nos Stukas sont revenus, et nous nous sentons mieux.

3 NOVEMBRE. Pendant la nuit, nous avons subi des attaques à la bombe pendant dix heures sans interruption. De grosses bombes sont tombées tout autour de nos positions. Naturellement, il n'a pas été question de dormir.

4 NOVEMBRE. Nous avons passé une nuit tranquille, mais le matin à 10 heures, les tanks britanniques étaient déjà à nos trousses. Nous enfourchâmes nos motos et partîmes à toute allure à travers le désert. Nous courions après le soleil, et au bout de trente kilomètres de parcours, nous atteignîmes El Dabaa ; ensuite, ce fut Fouka où nous passâmes la nuit dans un abri.

Mais Tommy ne nous laissa pas de répit. La pluie de bombes continua.

5 NOVEMBRE. Nous continuons à reculer. L'armée germano-italienne est en fuite, et dans le ciel, les chasseurs et les bombardiers britanniques sèment la confusion. De notre part, pas de canons antiaériens et pas de chasse pour intercepter les appareils ennemis qui volent en formations serrées.

Vers le soir, nous dépassâmes notre première position, à 30 kilomètres au delà de Matrouh. Il pleuvait. Nous dormîmes dans des trous creusés dans la terre. Si nous n'avons pas attrapé quelque maladie, c'est que vraiment nous eûmes de la chance.

7 NOVEMBRE. J'ai mal aux mains qui sont couvertes de blessures. Nous poursuivons notre voyage dans le désert, après avoir subi une attaque à la mitrailleuse, menée à basse altitude par quinze appareils ennemis.

8 NOVEMBRE. Au lever du soleil, nous avons repris la marche. Ma moto est endommagée : la fourche avant s'est cassée, mon pneu arrière et celui du « side-car » sont à plat et les ressorts sont en miettes. La motocyclette est inutilisable.

Nous approchons de la passe de Halfaya que Tommy bombarde et mitraille jour et nuit. Depuis que je suis arrivé en Afrique, je ne me suis rasé que deux fois, et je ne me suis pas lavé depuis que nous avons quitté notre position. J'ai roulé à toute allure sur ma moto, dans une poussière terrible.

9 NOVEMBRE. Le camion qui nous a transportés jusqu'ici m'a déposé et a continué sa route. Me voici seul, en plein désert, incapable de poursuivre le chemin avec ma moto cassée. Peut-être arriverai-je à embarquer sur un autre camion. Sinon, je suis fini.

J'ai eu de la chance. Un autre camion m'a ramassé. Bombardements et attaques à la mitrailleuse sont incessants.

18 NOVEMBRE. Les plaies que j'ai sur les mains m'ont empêché d'écrire pendant ces derniers jours. Le 10, j'ai rejoint les troupes en retraite. J'ai consigné ma moto endommagée que j'avais accrochée à l'arrière du camion. Jusqu'aujourd'hui, nous n'avons fait que reculer tout le temps. Nous n'arrivons pas à voir la fin. Le plus beau secteur d'Afrique, entre Derna et Benghazi, a été évacué devant l'ennemi qui avance. Des trente hommes qui sont arrivés avec moi en Afrique, Mertins et Eichler sont morts, Knorr a perdu un bras, Débiler a été fait prisonnier. Je ne sais pas ce que sont devenus les autres.

22 NOVEMBRE. Hier j'ai pu enfin me raser et me laver, après exactement 20 jours dans le désert. Je me suis tristement saoulé au Cointreau, à l'occasion de ma fête. Finalement j'ai eu l'occasion d'écrire quelques mots à ma fiancée. Elle a dû être très inquiète de ne pas recevoir de mes nouvelles. Hier, après un mois, j'ai reçu mon premier courrier.

13 DECEMBRE. Trois bombardiers-chasseurs nous ont attaqués sur la route. Mille cinq cents kilos de bombes sont tombés dans un rayon de 30 à 100 mètres. Aujourd'hui c'est dimanche. Nous devions avoir du gâteau ; malheureusement, il s'est avarié en route. Alors nous n'avons rien eu du tout.

15 DECEMBRE. Encore une retraite de 20 kilomètres. Tout au long de la route, ces damnés bombardiers-chasseurs qui nous arrosent de bombes et de mitraille ! J'essaye de me tenir loin de la foule des soldats et marche tout seul. De nouveau, ma moto est endommagée. J'envoie mon passager chercher du secours. J'espère qu'il ne se perdra pas dans le désert.

●

L'estafette allemande était encore en train d'attendre près de sa motocyclette endommagée, le lendemain, lorsque les Néo-Zélandais la firent prisonnière. Maintenant, elle disposera de plus de temps pour rédiger son journal.



Le « United States Army-Red Cross Club » compte, parmi ses pensionnaires, des musiciens ayant fait partie des plus grands orchestres d'Amérique. Aux « parties » que le club donne, ces musiciens reprennent leur ancien métier pour un soir et charment les assistants.



Se détendre, après une journée de travail, en lisant des revues américaines, quel plaisir !



Miss Ludwitkson et Miss Woods, chargées du bureau d'informations du club.

Yankees au repos

Visite au club de la Croix-Rouge américaine

Rue Fouad Ier, au Caire... Un immeuble moderne de 9 étages, où le soleil et l'air entrent à profusion... De-ci de-là, aux vérandas, aux fenêtres, des soldats américains lisent, fument ou regardent passer dans la rue gens et voitures... Autour de la bâtisse, d'autres soldats discutent en groupe, se font cirer les chaussures ou entreprennent, avec des camelots, de longues conversations où les gestes jouent un grand rôle.

On a l'impression, dès l'abord, qu'un coin des Etats-Unis a été transplanté au Caire... Mais ce n'est pas qu'une impression. Car cet immeuble, qui était jusqu'à il y a quelques semaines celui du Grand Hôtel, abrite actuellement le « United States Army-Red Cross Club », le premier club pour soldats dans le Moyen-Orient de la Croix-Rouge américaine, inauguré le 23 décembre 1942 par le général F.M. Andrews, commandant en chef des forces des Etats-Unis dans le Moyen-Orient.

— C'est, d'ailleurs, beaucoup plus qu'un club, me disait l'autre jour une personnalité américaine. C'est une véritable Maison du Soldat, une des plus belles réalisations, à coup sûr, de notre Croix-Rouge qui a, pourtant, fait des choses magnifiques. Pourquoi ne le visiteriez-vous pas ?

Il n'en fallait pas plus pour me donner l'envie de connaître de près cette organisation. Et, au début de la semaine, j'étais reçue par Miss Louise Boie, directrice-adjointe de l'établissement.

Je ne pouvais, en réalité, mieux tomber. Miss Boie a, en effet, été journaliste avant la guerre. Vive, intelligente, sympathique, elle sait répondre aux questions. Elle sait, au besoin, les provoquer...

— Nous commencerons, si vous le voulez bien, par ceci, me dit-elle en me montrant, dans le hall d'entrée, un vaste comptoir au-dessus duquel je lis « Information ».

D'un côté, deux travailleuses de la Croix-Rouge entourées de fichiers, de cartes et de guides du Caire. De l'autre, un groupe de soldats prenant des notes...

— Ici, me dit Miss Boie, nos pensionnaires peuvent obtenir des renseignements sur n'importe quel sujet. Nos collaboratrices leur donnent tous les « tuyaux » qui les intéressent, depuis l'adresse du magasin où ils pourront acheter les meilleurs cadeaux au plus bas prix, jusqu'au nom du dancing ou du cinéma où ils pourront amener leur petite amie... s'ils en ont une, naturellement... Je n'ai pas besoin de vous dire que ce service ne chôme pratiquement jamais, car il se trouve toujours un militaire qui a besoin d'être tiré d'embarras. Ce service s'occupe également de faire visiter Le Caire et ses monuments à ceux, parmi nos pensionnaires, qui le désirent.

— Combien de militaires le club peut-il loger ?

— Deux cent quarante. Mais il faut ajouter à ceux-ci les soldats qui, étant de passage au Caire, s'arrêtent chez nous pour y prendre un bain et se détendre un peu. Un vestiaire, spécialement aménagé à leur intention, leur permet de se débarrasser provisoirement de leurs bagages.

— Combien de repas servez-nous quotidiennement ?

— Mille deux cents environ. Nous aurions pu, je crois, en servir le double si nos cuisines étaient plus vastes. La plus grande attention est apportée à la confection de ces repas. Tous les ingrédients nécessaires sont d'abord examinés par un membre du service médical. Nous nous efforçons de ne servir que des mets de première qualité.

Les repas sont servis par petites tables de quatre personnes. Tout y est propre, ordonné, confortable et clair.

L'arrivée de notre photographe déchaîne des cascades de rires et d'exclamations. Mais, malgré tout, chacun prend une pose avantageuse. Certains même se passent discrètement un peigne dans les cheveux.

Tandis que le photographe opère, des soufraguis, très affairés, vont et viennent les bras chargés de plats élégamment présentés. Miss Boie me dit que le petit déjeuner est facturé P.T. 7, le déjeuner et le dîner P.T. 10.

— Mais cela doit vous causer un déficit considérable, dis-je.

— En effet. La Croix-Rouge américaine se charge de le combler. Grâce à elle, nos soldats peuvent se nourrir sainement et copieusement pour une somme modique. Nous avons un menu-type qui est composé d'une soupe ou d'une omelette, comme entrée. Puis il y a de la viande — ou du poulet — avec deux espèces de légumes. Un dessert et un fruit sont servis en dernier lieu, sans oublier l'indispensable café au lait.

Le prix de la pension est aussi « raisonnable » que celui des repas. Une chambre, avec bain chaud, ne coûte que P.T. 13. La pension complète revient donc à P.T. 40 par jour.



A en juger par sa mine embarrassée, on peut déduire que compter en arabe est un véritable puzzle pour ce sergent américain qui vient de débarquer dans le Moyen-Orient.

Nous visitons des chambres à coucher. Chacune d'elles contient, selon ses dimensions, deux, trois ou quatre lits. Toutes les cinq chambres ont à leur disposition un living-room et une véranda particulière. L'ameublement, à la ligne moderne et sobre, est clair et gai. Il a été étudié de façon à donner à ses occupants le maximum de confort.

Certaines pièces ont été aménagées en salles de récréation.

— Et maintenant, venez voir notre salle de musique, me dit mon cicerone.

Dans une vaste pièce ensoleillée, un militaire, assis devant un piano, joue un air de swing endiablé que quelques-uns de ses camarades accompagnent, qui sur un accordéon, qui sur un banjo. Autour, un groupe d'auditeurs écoutent avec intérêt.

— Nous avons également une bibliothèque en formation, me dit mon guide. Nous ne disposons pas de beaucoup d'ouvrages pour le moment, mais nous espérons être bientôt en mesure de satisfaire les nombreuses demandes de nos hôtes.

Les pensionnaires du « United States Army-Red Cross Club » peuvent — chaque dimanche — faire du sport sur les terrains de l'Université Américaine. L'équipement nécessaire leur est fourni par le club. D'autre part, deux fois par semaine, une soirée dansante est organisée à leur intention sur le roof de l'immeuble. L'orchestre est exclusivement composé de militaires. Ceci sans parler des distractions nombreuses — conférences sur l'Egypte ancienne, salles de musique, salles de lectures, etc. — que leur offre le club. Enfin, des cours de langues étrangères ont été organisés par la direction. Tous ceux qui s'y intéressent peuvent y apprendre le français et l'arabe.

Le côté moral n'a, également, pas été négligé et, tous les dimanches, les militaires résidant ou de passage au club peuvent assister à un office célébré sur le roof.

Le club possède une cantine de l'armée où les soldats américains peuvent se procurer — à des prix dérisoires — les mille petits riens dont ils ont besoin, à commencer par des cigarettes qui leur sont vendues à raison de P.T. 3 le paquet de Camel ou de Lucky.

ANNE-MARIE

RETOUR A LA VIE NORMALE

en territoire occupé



La vie a-t-elle repris un cours parfaitement normal à Tripoli ou dans les autres villes occupées ou réoccupées par les troupes impériales britanniques ? Ce n'est pas là un problème secondaire, car plus vite les choses rentrent dans l'ordre, plus facile est la tâche des troupes d'occupation. Mais les Alliés ne se bornent généralement pas à ce seul résultat. Ils cherchent avant tout à ramener la prospérité dans des régions affectées par la guerre ou appauvries par plusieurs années de domination fasciste. Ce rôle incombe principalement aux « Officiers Politiques ».

L'article suivant permet de se faire une idée de la manière dont une grande ville comme Tripoli, par exemple, a pu reprendre un cours normal.

↑ **Un sergent britannique s'est fait deux jeunes amis à Tripoli. Il faut dire que l'amitié des deux gosses italiens était intéressée, car elle a coûté au sergent deux bâtons de chocolat qu'ils savourent avec délices.**

Visitez n'importe quelle ville récemment libérée par les Nations Unies de la domination de l'Axe et vous remarquerez que le bureau de l'officier politique est le centre de toutes les activités locales.

Aussitôt que les troupes entrent dans une ville ou une province précédemment occupée par l'ennemi, l'officier politique et son personnel entreprennent la réorganisation et l'administration du gouvernement civil. Leur contrôle s'étend aussi à la population locale qui, après les dévastations de la guerre, a besoin qu'on s'occupe d'elle et qu'on pourvoit à sa nourriture. Cet officier — le représentant de Sa Majesté auprès de la population libérée du joug de l'Axe — doit posséder un tact infini, une certaine connaissance de la psychologie locale et, de préférence, il doit savoir parler la langue des habitants. De plus, il doit avoir de l'expérience administrative, de la patience et, surtout, être pleinement informé de l'histoire et des traditions des peuplades parmi lesquelles il travaille.

Son rôle consiste à restaurer l'existence dans le territoire qui lui est confié. Quand il arrive, il convoque les notables de la ville et leur dit que l'ennemi est parti pour toujours et que la population est invitée à coopérer désormais avec le gouvernement militaire britannique, que la paix et l'ordre doivent être maintenus et que si les ordonnances et les proclamations militaires édictées sont observées, personne ne sera dérangé dans sa vie normale.

TOURNÉE QUOTIDIENNE

Accompagnons l'officier politique dans une de ses tournées matinales. Nous quittons le bâtiment qui lui sert de bureau au centre de la ville et nous nous rendons tout d'abord au marché. Des commerçants barbus et portant de pittoresques turbans accueillent l'officier politique par de dignes « Saïda » tandis que ce dernier va d'une baraque à l'autre en s'enquérant des prix des marchandises en vente.

— A combien vendez-vous cette lampe-tempête, Mohamed ? demande-t-il à un boutiquier bedonnant.

— 40 piastres, Sir.

— Mais elle coûte 20 piastres dans les autres villes de la province, dit l'officier politique. Si vous ne réduisez pas votre prix, Mohamed, je devrais réquisitionner toutes les lampes-tempête qui se trouvent dans la ville.

Ce fonctionnaire se renseigne aussi sur les prix du sucre, du thé, des « souvenirs » que nos soldats aiment acheter, et des autres produits que l'armée est susceptible d'acquérir, afin de maintenir le coût de la vie aussi bas que possible sans toutefois porter atteinte au profit légitime du vendeur.

Allons ensuite, à travers ces étroites ruelles avec leurs chaumières peintes en blanc, vers l'école du quartier. Ce fut une grave affaire de persuader les gens de la ville, qui n'apprécient pas toujours la valeur de l'éducation, d'envoyer leurs enfants à l'école. Mais le patriotisme des marchands qui fournirent des fonds et de nombreux objets, joint aux patientes négociations de l'officier politique eurent pour résultat de réunir 450 enfants pour les premiers rudiments de l'instruction.

Le *Panzergruppe H-Stab* (Quartier Général des Groupes Blindés) est l'écriteau que l'on peut voir au-dessus de l'entrée d'une école. Cela produit une curieuse impression de songer que ce petit bâtiment à deux étages était naguère occupé par des soldats des régiments de tanks allemands.

Comme nous entrons dans une classe, un petit écolier lance un mot de commande et tous ses camarades sautillant nous saluent avec de cordiaux « Saïda ». Ils apprennent la lecture et la dictée arabes, l'arithmétique, la géographie et font de la gymnastique. Les professeurs sont tous nés dans le pays et portent cet air de dignité que confère la science, aussi élémentaire qu'elle soit. L'un après l'autre, les bambins, filles ou garçons, se lèvent et récitent de leur petite voix précipitée la leçon du matin. Ils paraissent heureux, propres et bien nourris, et comme il n'est de meilleur moyen de se concilier la bonne volonté des parents que de gagner le cœur de leurs enfants, l'école est non seulement un succès éducatif, mais aussi un succès politique.

Visitons maintenant l'hôpital, bien qu'il ne ressortisse pas directement à l'officier politique. L'administration a ses fonctionnaires médicaux pour cette partie de sa tâche, mais l'officier politique prête toujours une oreille attentive aux demandes de médicaments et d'autres fournitures dont il y a fatalement une pénurie dans les territoires récemment occupés. En revenant au bureau central, l'officier arrête sa voiture en de nombreux endroits — soit parce qu'un tuyau a besoin d'être réparé, soit parce qu'une boulangerie dont l'hygiène laissait à désirer doit être fréquemment inspectée.

En fait, l'officier politique peut difficilement parcourir une vingtaine de mètres dans n'importe quelle direction sans trouver quelque chose qui sollicite son attention. Devant le bureau stationne continuellement une foule de gens : des marchands qui demandent une autorisation d'importer certaines catégories de marchandises, des employés municipaux, des balayeurs de rues, tous attendant leur tour de recevoir leur salaire, et des paysans qui réclament des semences ou des terres.

LE CRIEUR PUBLIC

Un petit groupe est rassemblé devant un tableau sur lequel le journal quotidien de la ville est déployé. Quand l'ennemi a quitté la région, il a laissé derrière lui un équipement très perfectionné de radiotélégraphie ; il sert maintenant à capter chaque soir les bulletins d'informations qu'un clerc traduit et recopie dans la langue locale à l'intention de la population. Le crieur de la ville est là, attendant des instructions. Son travail est très important et sa grande barbe ainsi que ses vêtements flottants indiquent assez qu'il est pleinement conscient de la tâche qu'il a à accomplir. Sa famille a rempli cette fonction pendant des générations et, quoiqu'il ne gagne que 8d. par jour, il continue de l'assumer parfaitement. L'armée britannique a besoin, par exemple, de bidons pour le transport de l'eau. Le crieur public se met immédiatement à parcourir la ville et, peu de temps après, des milliers de personnes arrivent pour aider à résoudre ce petit problème du ravitaillement. Il porte également à la connaissance des habitants les prescriptions du black-out. Il a lu la proclamation du général Montgomery au moment de l'entrée des troupes britanniques.

Au second étage, un officier de l'armée britannique attend l'officier politique. Il demandera davantage de légumes pour nourrir l'armée ; le crieur public se chargera de le faire savoir aux habitants.

Mais s'il devait s'en tirer tout seul, l'officier politique n'arriverait jamais au bout de sa tâche. Il a pour l'aider un sergent britannique et des clercs, sans compter les clercs locaux qui renforcent l'administration. De plus, près de 350 employés municipaux sont inscrits sur sa liste des salaires.

Déjà les habitants de la ville payent de petites taxes afin de garder la ville propre ; mais jusqu'à ce que les choses puissent réellement revenir dans l'ordre, le gouvernement britannique assume le plus clair des dépenses à cet effet, d'autant plus que lorsque l'ennemi est parti, il a détruit toutes les installations électriques, les services d'eau et d'autres installations essentielles.

14.000 tonnes d'ordures ont dû être enlevées des rues par les ouvriers locaux durant la première période de la libération.

L'OFFICIER POLITIQUE

Même à présent, vous n'avez qu'une idée partielle des charges de l'officier politique. Le domaine qu'il administre peut dépasser les 4.000 kilomètres carrés. Il doit parfois faire de longues randonnées en automobile, à dos de cheval ou au moyen de n'importe quel véhicule disponible vers de distantes vallées ou de communautés habitant le désert pour pourvoir aux besoins et aux demandes des cheikhs. Ils ont besoin de farine, de sucre, de thé ou encore de produits médicaux. Il faut régler parfois des différends entre tribus. C'est un arbitre.

L'officier politique doit enfin coopérer avec les autorités militaires pour veiller à ce que les coutumes et les traditions locales soient respectées par les soldats. Il exerce la justice dans de nombreux petits cas qui sont de sa compétence. Il joue le rôle de conseil dans les comités locaux. Il doit s'arranger pour connaître personnellement tous les notables de son territoire et être en contact avec beaucoup d'autres personnes de moindre importance. Sa tâche est écrasante, mais la coopération spontanée de tous les habitants est un signe éloquent de leur satisfaction. L'officier politique est le roi de l'administration britannique et le restera jusqu'au jour où, avec l'avènement de la paix, les peuples de l'Afrique du Nord pourront vivre de nouveau sans craindre la domination des puissances de proie.

DEUX FEMMES AU DESERT

par ANDRE GLARNER

Nos lecteurs ont eu l'occasion de lire dans notre revue des reportages vivants et documentés signés par André Glarner, dont la silhouette athlétique, malgré ses soixante ans bien sonnés, est devenue aussi populaire au Caire qu'elle l'était à Paris et à Londres. Correspondant de guerre de l'« Exchange Telegraph », André Glarner est toujours sur la brèche, à l'affût d'une nouvelle tâche à accomplir, toujours prêt à prendre l'avion pour fournir à ses lecteurs un « papier » sensationnel, un récit vivant dont il aura été cueillir les éléments à bord d'un bombardier ou sur les premières lignes du champ de bataille. Alerte, d'humeur joviale, André Glarner a toujours quelque chose à vous raconter, que vous le rencontriez dans un hall d'hôtel ou sur le zinc d'un bar. Aussi, c'est avec un vif intérêt qu'on lit de bout en bout les deux cent trente pages du livre qu'il vient de faire paraître aux éditions du « Pingouin » intitulé « De Montmartre à Tripoli ». Dans la première partie de l'ouvrage, l'auteur passe en revue les événements saillants qui ont marqué la défaite de la France, qu'il quitte pour gagner l'Angleterre. Dans sa seconde partie, le livre contient les reportages de Glarner sur les campagnes de la Huitième Armée en Afrique du Nord.

De ce livre, nous extrayons ces portraits de deux femmes-journalistes que l'auteur a rencontrées au désert.

ÈVE CURIE



Fébrilement sous la tente je tapais un papier pour le prochain courrier, lorsque soudain j'entendis le rire sonore d'une femme pour qui Randolph Churchill, alors officier de presse, commandait un repas. La curiosité prit le dessus ; je ne pouvais me faire à l'idée d'une femme dans ce désert aride et brûlant de Maddalena où nous avions établi notre camp, non loin de celui de l'état-major de l'armée. Timidement comme un écolier abandonnant son travail à l'étude, presque sournoisement, je lançai un regard à travers les parois entr'ouvertes. Quelle ne fut ma stupéfaction ; Eve Curie était là en chair et en os.

Pendant quatre ou cinq jours, dormant dans son auto, cette femme se rendit sur le front, visita les avant-postes, parla avec les Polonais de la terre de leurs ancêtres communs. Partout elle fut accueillie avec joie par les officiers et les soldats qui se précipitaient hors de leurs tentes ou de leurs tranchées pour voir : une femme sur le front. Elle était la première. Et je la vois encore, tapant son papier pour le *New York Herald Tribune*, donnant avec talent ses impressions sur ce qu'elle avait vu, et faisant partager à son auditoire féminin les réactions d'une femme parmi une armée de plusieurs centaines de milliers de combattants. Eve Curie jouait son plus beau rôle : celui de venir réconforter les soldats par sa présence, et faire comprendre à l'Amérique quelle lutte terrible livrait la vieille Angleterre sur le front africain.

Ecrivant, parlant à la radio, aussi bien en français qu'en anglais, Eve Curie continuait son rôle de propagandiste au service des démocraties. Chargée par le grand quotidien new-yorkais de se rendre partout où l'on se battait, elle effectua son tour du monde. En Russie elle décrivit avec talent la prodigieuse résistance de l'armée soviétique, se mêla aux combattants et fut, avec le ministre Garreau, notre meilleure ambassadrice. Aux Indes, en Malaisie, en Australie, en Chine, elle partagea les heures héroïques des défenseurs de la liberté humaine, relata dans son journal leurs exploits, et émut des millions d'auditeurs par ses diffusions à la radio. Fille de bienfaiteurs de l'humanité, sœur d'un savant qui fut la première femme à siéger au Parlement au banc des ministres, Eve Curie, partout où elle passa apporta un précieux encouragement aux hommes qui se battaient, en leur communiquant sa confiance.

MORLEY LISTER



Grande, élancée, sportive, cette Californienne promène sur les terrains d'aviation la splendeur de sa rousseur. Oh ! ce n'est ni une femme teinte, ni un « amateur » de journalisme. A peine avait-elle passé avec succès ses examens de sortie de l'Université de Californie qu'elle débutait au *Call-Bulletin* de San Francisco. Les journaux de William Randolph Hearst ne sont peut-être pas des modèles de vertu, mais sont une excellente école.

La guerre la surprend en Egypte. En 1941, elle obtient son brevet civil de pilote-aviateur. Depuis son carnet de vol, accuse : 17 raids avec la R.A.F. dont 13 en 13 jours, 500 heures de vol sur avions à un moteur, 250 sur bi-moteur.

Au Moyen-Orient elle représente les fameux magazines américains *Time* et *Life* en même temps que le quotidien new-yorkais « P.M. »

Volontaire, cette « consœur » veut démontrer aux Américains que les faibles femmes peuvent tout comme les hommes « faire leur métier » à bord d'avions de bombardement. L'air Chief Marshal Tedder — lisez Général d'Armée — l'autorisa à porter sur ses frêles épaules l'insigne des correspondants de guerre, à une époque où l'Amérique n'était pas encore en guerre. Tedder sait choisir son personnel et l'a prouvé depuis.

Morley vit dans les camps. Elle est de toutes les sorties. Son cran, son audace et son inconscience de la peur la font remarquer par les « durs à cuir » des escadrilles 14 et 211 de bombardement et 216 de communications. Elle devient membre honoraire de ces deux escadrilles.

Quand elle ne peut pas partir en avion, elle parcourt le désert en camion... comme tout le monde, mais elle tient le volant ou monte à bord d'une auto-mitrailleuse.

C'est sa manière de comprendre « son métier ».

Elle est du raid de Janina dans la coupole centrale du Blenheim. Elle revient de Grèce par un temps effroyable : grêle, pluie, vents, s'en mêlent. Il faut diriger l'avion dans l'obscurité la plus complète. Le voyage se fait néanmoins à 6.500 mètres.

Avec la 14e Escadre, elle bombarde Halfaya et va jusqu'à El Agheila jeter les bombes sur les transports allemands.

Ce n'est pas tout, Morley participe à un raid sur la flotte italienne. Un moteur rend l'âme. Pendant plus de 500 kilomètres, seul un moteur fonctionne. L'altitude baisse. Il semble que les vagues vont les happer. Qu'importe, l'humour ne perd pas ses droits. On discute sur celui des quatre qui ne montera pas sur le canot pneumatique. Morley brille. Elle se souvient des dessins des journaux de Hearst, représentant deux galants parisiens — comme c'est vieux — Gaston disait en courbant l'échine à Adolphe : « Après vous, Monsieur », et l'autre de répondre : « Je n'en ferais rien, Monsieur ». Ils étaient au bord d'un précipice.

Elle connaît, pour les avoir survolés, la Grèce, la Crète, le désert libyen jusqu'à Masus et Antelat.

Et pourtant Morley Lister n'est pas contente. Elle veut être pilote de bombardement et confier sa vie à elle-même. La traditionnelle Angleterre et les Etats-Unis n'ont pas prévu cette fonction. Elle veut partir en Russie où les femmes sont réellement les égales des hommes, même en aviation.

Si Staline lit ces lignes, elle réussira.

SOLUTIONS

PROUESSES ARITHMETIQUES

Le juge prit les 8 pièces et en remit 7 à l'ouvrier qui avait apporté 5 miches, et une seule pièce à l'autre.

— Vous aviez en tout 8 miches, expliqua-t-il. Si nous supposons que vous avez coupé chacune d'elles en 3 morceaux, cela vous faisait 24 morceaux. Chacun de vous en a donc mangé 8. Or, l'ouvrier qui avait apporté 3 miches, soit 9 morceaux, en a mangé 8; il ne lui est donc dû qu'un morceau. *Mais l'ouvrier qui avait 5 miches, soit 15 morceaux, n'en a mangé que 8;* il lui en est donc dû 7.

LE PORTRAIT

Son fils.

FEMINITES



Ann Sheridan, une des stars possédant le plus de « sex-appeal ».

Beauté, mon doux souci...

VEILLEZ SUR VOTRE LIGNE

Il faut beaucoup de courage pour faire régulièrement de la gymnastique. Et dites-vous bien qu'à Hollywood, où la beauté de la silhouette est aussi nécessaire que celle du visage, on soigne plus attentivement les contours du corps que son poids.

Les plus grandes stars et les étoiles de moindre importance font quotidiennement des exercices avec autant d'application qu'elles mettent à étudier leur rôle. Voici pour vous, chères lectrices, quelques exercices recommandés par certaines vedettes.

Pour affiner la taille, Joan Crawford vous recommande le mouvement suivant :

Debout, les jambes réunies, mettez les paumes de vos mains, pouce en avant, sur vos hanches. Vous appuyant fermement sur vos pieds, sans plier les genoux, penchez-vous en arrière autant que vous le pourrez. Que vos genoux ne plient surtout pas. Redressez-vous et penchez-vous de nouveau en arrière. Votre taille seule doit travailler. Faites cet exercice vingt fois.

Pour allonger les muscles de vos cuisses, suivez le conseil de Ginger Rogers :

Couchée à plat ventre, jambes tendues, mettez vos mains sur le sol, à peu près à la hauteur de vos épaules. Soulevez alors tout votre corps, jusqu'à ce que son poids repose entièrement sur vos mains et vos pieds. Alors, prenant appui sur votre pied droit, levez aussi haut que possible votre jambe gauche. Les genoux ne doivent pas plier, et vos orteils doivent être pointés vers le haut. Comptez jusqu'à deux. Reposez votre pied gauche et laissez votre corps descendre doucement jusqu'au sol. Respirez profondément, puis soulevez-vous de nouveau. Levez cette fois la jambe droite, reposez-la, et couchez-vous sur le sol. Levez trois fois chacune des jambes.

Pour des abdominaux solides et des hanches minces, Lana Turner déclare qu'il n'y a qu'un mouvement vraiment efficace. Le voici :

Etendue sur le dos, jambes bien allongées, bras posés de chaque côté du corps. Tandis que vous levez la jambe gauche, lancez votre bras droit en arrière jusqu'à ce que votre main touche le sol au-dessus de votre tête. Reposez la jambe gauche et, en même temps, ramenez le bras le long du corps. Faites le même mouvement avec la jambe droite et le bras gauche. Maintenez toujours vos genoux raides pour que ce soient vos muscles abdominaux qui travaillent. Alternez le mouvement jusqu'à ce que chaque jambe et chaque bras aient été levés cinq fois.

Vera Zorina, dont vous avez pu admirer la grâce et l'équilibre, vous propose cet exercice :

Allongez-vous, les bras le long du corps, et respirez profondément plusieurs fois. Puis, debout, les jambes écartées, les bras le long du corps, sans plier les genoux, levez la jambe droite sur le côté tandis que vos bras se lèvent parallèlement jusqu'à la hauteur de vos épaules (ceci sera excellent pour votre équilibre). Ramenez le pied sur le sol et laissez brusquement tomber vos bras. Faites le même mouvement avec la jambe gauche. Levez dix fois alternativement chacune de vos jambes.

Si, avant de les commencer, et lorsque vous les aurez terminés, vous faites cinq ou dix aspirations profondes devant votre fenêtre grande ouverte et si, ensuite, vous prenez rapidement une douche tiède suivie d'une bonne friction, vous verrez votre ligne se transformer au bout de quelques semaines.

ANNE-MARIE



POUR LES MILITAIRES CONVALESCENTS

Un coin du « Doll's » au cours du « Tea Party » très réussi organisé jeudi dernier par Mme Henri Haïm pour le « Jewish Welfare Committee » au profit des militaires convalescents. Tous les artistes du « Doll's » se sont mis gracieusement à la disposition de l'organisatrice pour égayer pendant deux heures les convalescents.

Prenez soin de

VOTRE MARI

NETTOYEZ SES CHAPEAUX

Brossez soigneusement les chapeaux, détachez-les à l'essence de naphte (loin du feu), laissez aérer quelques heures, puis ayez la précaution de mettre une bande de papier buvard à l'intérieur, entre le cuir et le feutre du chapeau, et de le changer souvent. Le ruban restera ainsi neuf pendant très longtemps.

DÉGRAISSEZ SES COLS

Préparez dans une soucoupe 1 cuillerée à soupe d'ammoniaque pour 3 cuillerées d'eau. Placez le col bien à plat sur une épaisseur de chiffons propres. A l'aide d'un morceau de toile imbibé de la solution, frottez le col, puis enlevez la mousse avec une cuillère de bois bien propre, en appuyant légèrement. Recommencez jusqu'à ce que le col soit net. Rincez à l'eau tiède et pure. Frottez à sec, repassez à la « pattemouille ».

NETTOYEZ SES CRAVATES

Si elles sont de teinte claire, unie, lavez-les dans un bain de savon mousseux. Si elles sont foncées ou imprimées, trempez-les dans un bain de benzine, repassez-les ensuite vous-même à l'aide d'une « pattemouille », à l'envers. Vous pouvez également essayer ce moyen : remplissez d'eau très chaude un pot de confiture vide, entourez-le de la cravate humidifiée. La vapeur lui rendra son aspect brillant au moins pour quelque temps.

RETOURNEZ SES COLS USÉS

Les cols faisant partie de la chemise sont usés. Décousez-les, retournez-les et reposez-les de nouveau en ayant soin de faire de très petits points.

La vie pratique

Comment on prépare LE YAOURT

Tout d'abord, pour obtenir du bon yaourt, procurez-vous-en un pot dans une maison spécialisée. Ceci fait, prenez deux litres de lait et, s'il est trop crémeux, écrémez-le une ou deux fois pour éviter que le produit ne devienne rance par la suite.

Laissez ainsi bouillir jusqu'à diminution d'un tiers, en ayant bien soin, pendant tout le temps de l'évaporation, de remuer constamment.

Lorsque le degré de concentration voulu est atteint, retirez la casserole du feu et recouvrez-la d'une fine mousseline, ce qui permettra à la vapeur d'eau de s'échapper, et laissez tiédir.

Ceci fait, retirez la mince peau qui s'est formée à la surface du lait pendant ce refroidissement, puis enlevez, au milieu du pot que vous vous êtes procurée chez le marchand, deux cuillerées à bouche de yaourt que vous mélangerez aussitôt au lait. Deux cuillerées, ceci fait donc une cuillerée par litre de lait.

Battez pendant quelques instants, pour incorporer parfaitement le yaourt, puis versez aussitôt le mélange dans des tasses de thé ou des petits pots, préalablement ébouillantés.

Tasses et petits pots doivent être immédiatement recouverts d'un papier fort et mis au bas d'un fourneau, à une chaleur d'à peu près 40°. Si ce degré ne peut pas être obtenu par le four, placez vos pots dans un grand plat creux contenant de l'eau chaude que vous aurez soin de maintenir à 40° pendant cinq minutes.

Au bout de ce temps-là, le lait doit être solidifié et avoir pris la consistance et l'arome voulu.

Lorsque le yaourt a pris, il faut le refroidir le plus vite possible, soit en plaçant les pots dans une glacière, soit en les mettant dans un récipient contenant de l'eau très froide.

Le yaourt peut être consommé immédiatement, mais il se conserve facilement pendant deux ou trois jours, surtout en hiver.

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

Nous voici en pleine saison hippique et les grands prix se succèdent à un rythme régulier, attirant sur les hippodromes une foule de plus en plus nombreuse. Mais dans tout cela une chose est bien amusante, et c'est la mentalité du parieur que l'on rencontre aussi bien sur les champs de courses que dans les établissements publics. Entre turfistes qui se respectent, il est, en effet, de mise, depuis le lundi jusqu'au samedi suivant, de parler de la défaite du coursier favori qui a été « dans les choux », comme des chances des divers coursiers inscrits dans une prochaine épreuve. Et là, les commentaires les plus divers vont leur train, et tel qui a perdu à la séance précédente jusqu'à sa dernière pièce de monnaie, vous raconte de quelle manière il a failli faire fortune, n'était la monte maladroite de tel jockey qui s'est laissé enfermer dans la ligne droite bien malencontreusement. Et ce sont toujours les mêmes lamentations et les mêmes jérémiades qui reviennent sur le tapis avec les mêmes folles espérances pour la réunion suivante.

Car un turfiste ne désespère jamais, et s'il reste indifférent à l'amélioration de la race chevaline, par contre, le côté enjeu demeure pour lui d'un intérêt toujours vital. Après une séance particulièrement désastreuse, en passant en revue les résultats et les rapports, il fait des calculs approximatifs sur les bénéfices astronomiques qu'il aurait réalisés en réussissant un paroli sur plusieurs chevaux gagnants. « Après tout, pense-t-il, j'étais bien près de combiner ce triplé qui m'aurait fait réaliser une véritable fortune. Malheureusement, les tuyaux que m'a donnés ce soi-disant connaisseur ont complètement bouleversé mon programme. »

Le « tuyau », le tuyau miraculeux, grâce auquel un turfiste pourra miser sur le gagnant d'une épreuve, est le mot du miracle pour un amateur de courses, et vous en voyez sur les hippodromes qui en quémandent avec des regards suppliants : « Soyez tranquille, je ne le dirai à personne », promettent-ils. Car un « tuyau » qui circule a vite fait de diminuer la cote d'un cheval, et cela n'est pas dans l'intérêt de ceux qui sont dans le secret des dieux.

Mais que de déceptions, ma cousine, après la course, que d'exclamations de dépit et de rage ! Le grand tuyau, qui a circulé de bouche en bouche et d'oreille à oreille, a malheureusement échoué de piteuse façon et ceux qui avaient placé leur confiance en lui arborent une bien triste mine.

Glorieuse incertitude du turf, que de beaux rêves écroulés par vous, que de beaux projets évanouis ! Mais, tout de même, vous créez l'illusion magique qui, seule, vous rendrait aimable et plaisante.

Rêves fous, rêves extravagants et insensés, cela ne compte-t-il pas, ma cousine, et n'est-ce pas là une magnifique évasion de l'esprit trop souvent absorbé par les contingences misérables de la vie ?

Vivent donc l'incertitude et les illusions qu'elle nous procure !

Bien cordialement vôtre,
SERGE FORZANNES

Conseils à mes nièces...

Nièce « Vérité avant tout »

Je vous félicite pour votre conduite. Vous avez bien agi en mettant, dès le début, votre situation au clair avec ce jeune homme. Il ne cherchait qu'une aventure passagère et c'est pour cela qu'il a disparu. Mieux valait agir ainsi, sinon vous risquiez de vous attacher à lui, et imaginez la déception que vous auriez eue s'il vous avait quittée plus tard...

Nièce « Claire »

Puisque vos doigts sont jaunis par l'abus de la cigarette, vous pouvez essayer le remède suivant : chauffez un peu d'eau et versez-y quelques gouttes d'eau de Javel. Trempez vos doigts dans ce mélange pendant une dizaine de minutes, puis frottez-les à la pierre ponce et rincez à l'eau claire.

Nièce « Beau teint »

Voici un masque de beauté facile à faire et qui donne d'excellents résultats : prenez un jaune d'œuf, battez-le bien et ajoutez-y 20 gouttes d'huile d'amandes. Etendez sur votre visage et gardez pendant 15 minutes. Enlevez avec un tampon d'ouate imbibé d'eau de rose. Rincez ensuite votre figure à l'eau très chaude, puis très froide. Séchez en frottant énergiquement et en allant toujours de bas en haut.

Nièce « Mansourienne »

Comment voulez-vous maigrir, si vous ne faites aucun effort pour éviter d'être gourmande ? Prenez seulement un jus de fruit, deux toasts et une tasse de thé, pour le petit déjeuner. A midi, une viande grillée et deux légumes (évitez les pommes de terre et les farineux) ; une tasse de café au lait à 4 heures et un léger repas le soir. Si, avec cela, vous faites quelques exercices de gymnastique, je vous garantis que vous maigrirez rapidement.

Nièce « Nouvelle petite nièce » (Istanbul)

Votre maman a raison : vous maigrirez à mesure que vous grandirez. Ne cessez pas votre gymnastique, elle ne pourra que vous aider à mieux vous développer. Ecrivez-moi aussi souvent que vous le voudrez. Je serai heureuse de vous compter parmi mes nièces.

Nièce « Blondie » (Y.B.)

Envoyez-moi vos nom, timbres et adresse et je vous donnerai tous les détails voulus. Veuillez, je vous prie, me rappeler l'objet de votre demande, cela m'évitera de longues recherches dans mon courrier.

Nièce « Judith »

La chute de vos cheveux provient du mauvais état de votre santé. Vous devez sûrement faire de l'anémie. Allez tout de suite consulter un spécialiste et suivez le traitement qu'il vous prescrira. Pendant ce temps, brossez vos cheveux deux fois par jour, évitez les mises en plis et n'employez que des shampooings de première qualité.

Nièce « Très pressée »

Voyez ma réponse à « Blondie » (Y. B.)

Nièce « Rachel »

Commencez par dire toute la vérité à ce jeune homme. Il l'a devinée en partie, je ne vois donc par pourquoi vous continueriez à jouer la comédie. Oui, vous pouvez croire en lui, puisqu'il a été tellement sincère. Répondez-lui immédiatement et faites-lui comprendre assez clairement que, vous aussi, vous tenez à lui.

Nièce « Cold cream »

Je n'ai pas reçu votre première lettre, d'où la raison de mon silence. Le cold cream en question est excellent. Vous pouvez l'employer pour votre visage — comme stimulant pour la peau et, aussi, pour embellir vos mains. Le lait virginal entre dans la composition de la plupart des produits de beauté, d'où sa grande utilité pour tout ce qui, de près ou de loin, touche à la perfection du teint.

Nièce « Une petite admiratrice »

J'ai lu votre lettre avec plaisir. Pour vos cheveux, allez chez un coiffeur qui vous brûlera les pointes fourchues. Après cela, commencez à brosser vos cheveux régulièrement deux fois par jour (100 coups de brosse matin et soir) ; employez un shampooing à base de goudron et laissez votre chevelure respirer le plus possible. Ne la tressez pas toujours.

Neveu « Spirite » (Istanbul)

Les livres en question sont complètement épuisés dans nos librairies. Je le sais parce que déjà, assez souvent, des lectrices ou des lecteurs m'ont demandé s'ils pouvaient se procurer ces ouvrages. Je regrette de ne pouvoir vous rendre ce service.

TANTE ANNE-MARIE

NOS CONTES

CANARD NOIR



Che-Lin avait reçu l'ordre de se rendre dans plusieurs petits villages pour aviser les habitants de l'arrivée imminente de l'ennemi. De temps en temps, lorsqu'il entendait dans le ciel le bourdonnement d'un avion, il épaulait son fusil, visait soigneusement, puis tirait. Il savait bien qu'il était impossible d'abattre un appareil d'un seul coup de fusil, mais il faisait feu quand même.

Une jeune fille, sortie d'une maisonnette, l'aborda :

— C'est pour toi, dit-elle en tendant un bol au soldat.

— Qu'est-ce ? demanda celui-ci étonné.

— Du riz chaud, avec de la viande.

— Pourquoi me donnes-tu à manger ? Crois-tu que je suis affamé ?

— Mange et reste tranquille. Ne dirait-on pas que l'on tente d'empoisonner monsieur, dit-elle en feignant l'indignation.

Tout en mangeant, il la dévisagea. Elle était jolie, et son corps était mince comme un jonc. Mais dans le regard de la jeune fille, on pouvait lire une grande tristesse.

— Nous n'avons pas le droit de parler aux étrangers lorsque nous sommes en uniforme, dit Che-Lin après quelques instants.

— Les jeunes filles de mon âge non plus ne doivent parler aux soldats, dit-elle rapidement.

— Quel âge as-tu ?

— Dix-sept ans.

— Très jeune, dit-il en prenant un air protecteur.

— Tu n'es pas bien plus âgé que moi.

— Comment donc, j'ai dix-neuf ans. Deux ans, c'est beaucoup. Il y a deux ans, j'étais à l'Université. Maintenant regarde-moi, dit-il en époussetant fièrement son uniforme.

— J'ai été aussi à l'Université, remarqua la jeune fille.

— Combien de caractères sais-tu lire ?

— Les quatre mille qui sont employés dans les journaux. Je peux également les écrire.

— Ce n'est pas mal, pour une femme.

— Les femmes sont plus intelligentes que les hommes, dit-elle. De plus, mon père m'a aidée. C'était un graveur d'imprimerie, et c'est ainsi que j'ai appris à connaître les caractères.

Le jeune homme voulut interrompre l'entretien. Après avoir soupiré profondément, il dit :

— Bon, il faut que je m'en aille. Tu dois partir également. Demain matin, le village sera sous le feu de l'ennemi.

— Ma tante ne veut pas m'emmener. Elle veut que je reste pour faire attention à la maison, dit la jeune fille avec un regard triste.

— Elle plaisante sans doute, dit le soldat, car elle sait comment l'ennemi se comporte avec les jeunes filles.

— Non, elle ne plaisante pas. Elle voudrait bien me vendre si elle le pouvait. Si tu avais de l'argent... si tu avais de l'argent, tu pourrais m'emmener avec toi.

— En voilà des propositions ! s'exclama Che-Lin. Sais-tu seulement qui je suis ? Comment peux-tu te confier au premier homme que tu rencontres sur ton chemin ?

La jeune fille se mit à pleurer doucement. Après un bref silence, Che-Lin demanda :

— Combien d'argent demande ta tante ?

— Vingt dollars d'argent.

Elle le regarda bien en face et dit encore :

— Si tu m'emmènes, tu n'auras jamais à le regretter, car je sais cuisiner, je sais entretenir une maison, et je sais me contenter de très peu. De plus, je pourrai te rembourser.

— Comment donc ?

— Avec ceci. (Elle tira de sa manche un minuscule morceau de ruban.) Je l'ai brodé moi-même. Je pourrai le vendre pour cinq dollars chinois.

— Ce chiffon cinq dollars ?

— Regarde, dit-elle en lui tendant une loupe. Sur ce morceau d'étoffe sont représentées vingt-quatre scènes de la vie de Confucius.

Il n'en croyait pas ses yeux, mais ce qu'il voyait à travers la loupe le remplissait d'étonnement. Après avoir examiné tous les dessins, après les avoir comptés, pour voir s'ils étaient bien au nombre de vingt-quatre, il admit que ce travail était le plus étonnant qu'il eût vu de sa vie.

— Je peux faire encore mieux, dit la jeune fille, mais pas sur de la soie.

— Sur quoi donc ?

— Je te le dirai plus tard.

— Alors tu veux que je verse vingt dollars pour t'arracher aux Japonais.

— Tu n'auras pas à t'en plaindre. Je sais cuisiner, je sais faire des bandages et repriser les vêtements. Je pourrai gagner ma pitance.

Il hésitait, en se grattant la tête à travers son képi.

— Cette affaire est très tentante, fit-il. Tu es désespérée et la crainte te pousse à t'offrir au premier venu. Et si plus tard tu t'aperçois que tu t'es trompée à mon sujet ?

— Une femme peut en savoir beaucoup par un seul coup d'œil, dit-elle. Je n'ai pas choisi le premier venu.

— Tu penses que tu seras heureuse avec moi ?

— Oui, si tu penses que tu seras heureux avec moi.

— Très bien, appelle ta tante.

— Oh ! je le savais, je le savais, dit-elle en se précipitant vers la maison.

— Une minute, dit-il en la retenant par la manche. Je ne sais même pas ton nom.

— Je m'appelle « Canard Noir ». Et toi ?

— Mon nom est Che-Lin.

— Che-Lin, murmura-t-elle doucement. Je suis l'esclave de Che-Lin qui m'a sauvée de l'ennemi et de la honte. Il est mon merveilleux guerrier.

La tante vint à la porte. C'était une femme sèche qui avait mené une vie dure et dont le caractère avait été aigri par les vicissitudes de l'existence.

— Je l'achète, dit Che-Lin sans lui laisser le temps de poser une question.

— Avec quoi l'achèteras-tu, jeune homme ? dit la bonne femme. Avec une chanson ?

— Non, avec vingt dollars d'argent.

— C'est très peu.

— Tu comptais de toute façon la laisser en arrière. Cela ne t'aurait rien rapporté.

— C'est mon affaire. Si son père, en partant, avait laissé une dot pour elle, j'aurais pu la marier richement.

— Vingt dollars, dit Che-Lin.

— Vingt-cinq, proposa la tante.

— Vingt dollars, répéta le jeune homme.

— Très bien, donne l'argent.

Che-Lin fouilla dans sa poche et en tira quatre dollars.

— Voici, dit-il, et le reste...

— Le reste ? Où te trouverai-je ? cria la vieille femme suffoquée.

— Ecoute, femme. La Chine est envahie par un ennemi sauvage. Nous sommes prêts à donner notre vie pour notre pays. Et tu pleures pour seize dollars. Je te débarrasse de la jeune fille. Elle sera en sécurité avec moi. Quant à l'argent, tu l'auras. Je ne suis pas un simple soldat. J'ai le grade de capitaine. Nous ne portons pas nos

Nos lecteurs écrivent...

Georges S.

● *Le poème de votre ami prouve qu'il vient de sortir d'une épreuve sentimentale décevante, et voilà bien la raison de son indifférence. Il reviendra... soyez-en certain, comme tout le monde, même ceux qui se croyaient le plus solidement aguerris contre le charme féminin !*

Irka

● *Comme médecin, votre mari pourrait assurément se former une clientèle en Egypte. Mair pouvez-vous obtenir un visa de séjour permanent ici ? Je serais heureux, au cas où vous viendriez au Caire, de pouvoir vous être utile.*

Végétarien

● *Vous êtes un homme de volonté et je vous en félicite. D'ailleurs, le régime végétarien est des plus efficaces et ne pourra que vous faire jouir d'une meilleure santé. Je ne saurais vous indiquer l'endroit où vous pourriez trouver un traité sur la gastronomie végétarienne. Adressez donc une lettre aux librairies de notre ville. Peut-être pourraient-elles vous procurer le livre en question.*

Philosophe de vingt ans

Lecteur assidu de votre revue et surtout de la rubrique « Nos lecteurs écrivent », j'ai toujours apprécié les conseils que vous donniez à vos correspondants, conseils pleins de logique, de sagesse et qui témoignent d'une certaine expérience dans les affaires sentimentales. Cependant, dans le numéro d'« Images » du 24 janvier dernier, j'ai lu sous le titre « Amoureux embarrassé » que vous conseilliez à un homme de 45 ans d'épouser une jeune fille de vingt, chose que vous considériez toute naturelle entre deux êtres qui s'aiment. Pour moi, sans parti pris, je trouve que votre conseil est sans logique, ni fondement quelconque (sic). Je ne veux pas faire de la polémique, mais je vous ferais simplement tâter du doigt que votre argument est faux jusqu'à la racine, etc...

● *Dans sa « Lettre à ma cousine », mon excellent confrère Serge Forzannes a répondu pour moi, et je partage entièrement à ce sujet sa façon de penser et de voir.*

Inconsciente

● *Ma chère amie, je n'ai qu'un conseil à vous donner : celui de vous détourner complètement de cette aventure qui ne pourra que vous être néfaste. Je sais, cela est dur et vous demandera bien des efforts. Mais allez-vous briser l'existence de votre mari et la vôtre propre pour un amour qui ne repose, en fait, sur aucun sentiment véritablement sérieux ? Vous verrez comme vous en reviendriez déçue et écœurée. Allons, allons, votre mari vous aime et vous entoure de soins et de tendresse. C'est là qu'est votre devoir et là que sera votre bonheur. Revenez en arrière. Souvenez-vous de l'amour que vous lui vouiez au temps où il vous semblait que vous lui étiez indifférente. Vous voyez bien que vous vous trompiez et qu'il vous a toujours aimée aussi profondément, même si les apparences étaient contre lui.*

Désespérée au dernier degré

Mariée par amour à 16 ans, à un homme de deux ans mon aîné, j'ai quitté la Palestine pour cohabiter avec mes beaux-parents à l'étranger. (Ces derniers se composent de ma belle-mère, de mon beau-père et de la mère de ma belle-mère, ce qui fait une paire de belles-mères !) Aujourd'hui j'ai vingt-quatre ans et ne me trouve plus en mesure de subir mes deux belles-mères, etc...

● *Une belle-mère, c'est déjà beaucoup, mais deux belles-mères, c'est vraiment trop, et je conçois votre courroux devant leur attitude désobligeante ! Fuir le toit conjugal ? Non, à aucun prix. Mais si votre mari « fils à papa » ne peut vous tirer de cette impasse, car il dépend de son père, allez donc consulter un avocat de votre ville qui vous dira la marche à suivre au cas où vous vous décideriez à divorcer. Peut-être que, mis dans cette alternative, votre mari parviendra-t-il à faire pression sur son père pour vous permettre d'habiter seuls.*

Une vie gâchée

● *Quelle folie avez-vous faite, ma chère enfant, et comme il serait temps que vous la répariez en reprenant bien vite le chemin de la maison paternelle ! Pourquoi cette résolution ridicule d'en finir avec la vie ? Vous êtes toute jeune et l'avenir est grand ouvert devant vous. Allons, reprenez-vous tout de suite et allez retrouver vos parents que vous avez plongés dans la consternation et le désespoir. Ils ne manqueront pas de vous pardonner et vous oublierez bien vite cette aventure, malheureuse pour vous et pour les vôtres.*

HORATIUS

galons lorsque nous sommes à proximité de l'ennemi. Je vais te donner mon nom et le numéro de mon régiment. Si je manque à ma parole, tu peux déposer une plainte auprès de mes supérieurs. Voici une déclaration de dette pour seize dollars. Et toi, dit-il en s'adressant à la jeune fille, prépare-toi : nous partons immédiatement. Au revoir.

En un clin d'œil, la jeune fille fut prête. Ils partirent laissant la tante hébétée de stupeur.

— Tu n'as pas dit au revoir à ta tante, remarqua le jeune homme comme ils sortaient du village.

— Je n'ai vu que trop son sombre visage. Maintenant, je regarde en avant.

Ils marchèrent longtemps en silence.

— Es-tu vraiment un capitaine, Che-Lin ? demanda finalement la jeune fille.

— Oui, Canard Noir, je le suis.

— Où dormirons-nous ?

— Dans une grange, dans la première que nous rencontrerons sur notre chemin.

— Je laverai tes effets avec de l'eau et du savon, dès que nous nous arrêterons. Je ferai n'importe quoi pour toi.

— Tu es une bonne fille, Canard Noir.

— Je serai aussi bonne que je le pourrai.

— Lorsque nous arriverons à la ville, nous y serons au coucher du soleil, nous nous marierons.

— Nous marier ?

— Oui.

— Mais je pensais que tu m'avais achetée simplement pour m'arracher aux mains de l'ennemi...

— Le magistrat nous mariera. Tu n'es pas une jeune fille moderne, et je ne suis pas un jeune homme moderne. Ce sera mieux ainsi.

•

Ils se marièrent le même jour. Pendant la brève cérémonie, un avion fit entendre son bourdonnement sinistre dans le ciel. Et après le mariage, le magistrat fit présent à la jeune fille d'un bracelet en argent. Bientôt, ils étaient de nouveau en route.

— Vite, mon amour, dit Canard Noir, je veux te montrer quelque chose avant que l'obscurité ne nous entoure. C'est un secret que toi et moi seulement devons connaître.

Et elle tira une pièce de monnaie de sa poche : une vulgaire pièce en billon qu'elle avait soigneusement rangée dans son mouchoir.

— Voici, dit-elle, c'est pour toi. Ce n'est pas une pièce ordinaire. (Elle lui tendit la loupe.) Regarde. Sur les bords de la pièce, j'ai gravé avec une épingle un vieux poème.

Très intéressé, il regardait de près. Les caractères étaient tracés à la perfection, et parfaitement lisibles. A l'œil nu, on ne pouvait rien voir.

Ils passèrent la nuit près d'une meule, couchés dans les foins.

Deux jours plus tard, ils arrivèrent au quartier général.

Che-Lin, après avoir fait son rapport à ses supérieurs, emmena Canard Noir chez le général. Tous deux très embarrassés, ils demeurèrent en silence plantés devant l'officier supérieur.

— Je l'ai prise, mon général, dit Che-Lin simplement, et je l'ai emmenée. Dans la première ville que nous atteignîmes, je l'ai épousée. Et maintenant, la voici.

— Je m'en rends compte, dit le général froidement.

— Mais ce n'est pas tout, continua Che-Lin. Sur ce morceau de ruban sont dessinées vingt-quatre scènes de la vie de Confucius, et ici, sur le bord de cette pièce... (Il tendit la monnaie et la loupe au général.) Cette petite « Canard Noir » peut écrire une phrase de dix ou quinze mots sur la tête d'une épingle. De plus, elle sait repriser les uniformes et préparer les bandages, mais ceci n'est pas important. J'ai pensé...

— Je sais ce que tu as pensé, interrompit le général. Nous avons de grandes difficultés pour faire parvenir nos messages à travers les lignes ennemies.

— Et maintenant, Canard Noir, dit-il en s'adressant à la jeune fille, tu es la bienvenue. Prépare ton aiguille et installe-toi dans ce bureau. Nous avons du travail. Où donc as-tu appris cet art ?

— Mon père était graveur.

— Très bien. Voici quelques pièces de monnaie. Commence tout de suite. Copie soigneusement chacun de ces messages. La Chine, comme tu vois, trouve toujours un moyen. Et tant qu'il existera des jeunes gens comme Che-Lin et des jeunes filles comme Canard Noir, la Chine ne sera jamais conquise.

L'ETAT « CROATE »

n'est pas l'allié de la Grande-Bretagne

Monsieur le Directeur d'« Images »,

Dans votre numéro du 24 janvier dernier, vous avez publié un article intitulé « Imbroglio européen », dans lequel vous avez mentionné la Croatie parmi les Etats européens qui combattent aux côtés des Alliés. Il est vrai que parmi les centaines de milliers de « Tchetniks » serbes du général Mihaïlovitch se trouve aussi un certain nombre de Croates et de Slovènes.

Malheureusement, la situation intérieure en Yougoslavie occupée fut gravement bouleversée par les Allemands et par leurs mercenaires « oustachis ». Une Croatie « indépendante » fut formée par l'Axe et englobée dans le Pacte Tripartite. Cette Croatie ne peut être en même temps satellite de l'Axe et alliée de l'Angleterre ! D'ailleurs, un communiqué russe récent, cité par la radio du Caire, nous a révélé qu'avec les troupes allemandes et roumaines qui étaient encerclées à Stalingrad se trouvaient des troupes croates.

Il faut cependant préciser que la majorité du peuple croate n'approuve pas le régime oustachi, et qu'elle attend avec impatience sa libération du joug ennemi.

Un Yougoslave

LA FÊTE DE LA SOCIÉTÉ DE BIENFAISANCE RUSSE

Sous le haut patronage de S.M. le Roi Farouk, la fête annuelle de la Société de Bienfaisance Russe du Caire aura lieu le jeudi, 4 mars, à partir de 8 heures, à la Société Royale d'Agriculture de Guézireh. Cette fête, qui est un des événements les plus marquants de la saison mondaine de la capitale, ne manquera pas d'attirer, comme chaque année, un public très nombreux.

Les billets sont en vente au magasin Poliakine, 116, rue Emad el Dine.

RESULTATS DES CONCOURS DE MOTS CROISES

proposés par « Le Sphinx »

Voici le résultat du Concours organisé par « Le Sphinx » publié à Beyrouth et mis en vente dans les librairies du Caire.

PREMIERE SERIE

1er Prix : Mme E. Bigio, 16, rue Taia, Héliopolis (Egypte) : 15 LLS. — 2ème Prix : M. E. Masse, rue Hamadé (Beyrouth) : 12 LLS. — 3ème Prix : M. Joseph Ghazal, Collège des Pères Lazaristes, Damas (Syrie) : 9 LLS. — 4ème Prix : M. G.E. Hayek, rue Mar Maroun (Beyrouth) : Livre d'Or. — 5ème Prix : Mme E. Chikhany, rue Ecole Française Zahlé : 5 LLS. — 6ème Prix : Mme Bélégou du Canal de Suez, Ismaïlia (Egypte) : 3 LLS. — 7ème Prix : M. H. Coué, 3ème Cie 1er B.I.M.P. 1ère Brigade L.P.5 F.F.C. (Middle East) : 2 LLS. — 8ème Prix : M.J. Chaia, rue Trabaud (Beyrouth) : Papier à lettres élégant.

DEUXIEME SERIE

1er Prix : M. Joseph Ghazal, Collège des Pères Lazaristes, Damas (Syrie) : 20 LLS. — 2ème Prix : M. G.E. Hayek, rue Mar Maroun : 15 LLS. — 3ème Prix : Mme E. Bigio, 16, rue Tala (Héliopolis) : 12 LLS. — 4ème Prix : Mme E. Chikhany, rue Ecole Française Zahlé : 9 LLS. — 5ème Prix : M. E. Masse, rue Hamadé (Beyrouth) : Livre d'Or. — 6ème Prix : Mme Bélégou, Ismaïlia (Egypte) : 5 LLS. — 7ème Prix : M. H. Coué, 3ème Cie B.I.M.P. : 3 LLS. — 8ème Prix : M. J. Chaia, rue Trabaud (Beyrouth) : 2 LLS.

N.B. — Les primes non retirées jusqu'au 1 mars 1943 ne sont plus valables.

Les amateurs de mots croisés pourront, nous l'espérons, retrouver un « Nouveau Sphinx » dans le courant de mai prochain.

Notre revue s'est chargée de faire parvenir aux lauréats d'Egypte le montant de leurs primes.

DELASSONS-NOUS

ETES-VOUS PEUREUX ?

Eprouvez-vous une certaine sensation de peur :

1) Après avoir échappé miraculeusement d'un accident ?
2) En traversant une rue encombrée ?
3) En regardant la rue du haut d'un grand immeuble ?
4) Lorsque, stationnant sur la plateforme, vous voyez un train entrer en gare ?
5) En entendant, la nuit, des bruits dans votre chambre ?
6) Lorsque, marchant la nuit dans une rue mal éclairée, vous voyez une personne s'approcher de vous ?
7) En entrant, le soir, dans une maison déserte ?
8) En entrant, le soir, dans une chambre sombre ?
9) Lorsque, vous croyant seul, vous vous apercevez soudain que vous ne l'êtes pas ?
10) En assistant à un accident (auquel vous ne prenez pas part) ?
11) En voyant un chien s'approcher de vous, ou simplement en l'entendant aboyer ?
12) En entendant la sirène d'alarme ?
13) En apercevant un incendie dans le voisinage ?

Un homme sain aura en moyenne 8 1/2 réponses négatives. Une femme saine aura en moyenne 6 1/2 réponses négatives. Les femmes âgées auront encore moins de réponses négatives, et les hommes âgés en auront davantage.

L'ORIGINE DU JEU D'ECHECS

Selon une légende arabe, l'invention des échecs serait due à un bramine, chargé de l'instruction d'un jeune souverain, et qui aurait imaginé ce jeu pour montrer que le roi — figuré par la pièce la plus importante — ne peut rien sans l'aide de ses sujets. Enchanté de ce nouveau jeu, le roi offrit au bramine la récompense qu'il voudrait. Celui-ci demanda simplement : « Un grain de blé sur la première case de l'échiquier, deux sur la deuxième, quatre sur la troisième, et ainsi de suite, toujours en doublant jusqu'à la soixante-quatrième case... » Sans réfléchir, le roi s'écria : « Accordé ! » Mais le bramine, qui entendait par là apprendre à son élève ce qu'était une progression géométrique, lui démontra par le calcul que cela représentait exactement au total 18.446.744.073.709.551.615 grains de blé, quantité que l'on ne saurait obtenir qu'en ensemençant soixante-seize fois tous les continents de la terre !

PROUESSES ARITHMETIQUES

Deux ouvriers qui se rendaient à pied d'une ville à une autre, s'assirent sur le bord de la route pour déjeuner. L'un possédait 5 miches de pain, l'autre 3 miches seulement. Survint un troisième ouvrier qui n'avait rien à manger, et qui demanda aux deux autres de partager leur repas, promettant de payer pour ce qu'il mangerait. Les trois hommes se partagèrent les 8 miches par parts égales, et après le repas, le dernier arrivé donna à l'ouvrier qui avait apporté 5 miches, 5 pièces de monnaie et 3 pièces à l'autre.

Ce dernier prétendit qu'il avait droit à la moitié de l'argent, soit 4 pièces. Finalement, ne pouvant se mettre d'accord, ils demandèrent à un juge de paix de trancher la question.

Quel fut le verdict du juge ?

LE PORTRAIT

Un monsieur regardait un portrait pendu au mur et disait : « Je n'ai ni frères ni sœurs et le père de cet homme est le fils de mon père. »

Qui le portrait représentait-il ?

UNE TORPILLE EN 1666

On lit dans les Mémoires d'un sieur O'Riordan (1666): « Il y a à Londres un artisan français qui prétend être un fameux mécanicien. Il travaille sans cesse à des « machines à feu » qu'il prétend faire nager en ligne droite une lieue sous l'eau, avec tant de force qu'en abordant un vaisseau de guerre, il le mettra en pièces et l'enfoncera sur le moment. La machine en tout ne pèsera que dix livres. »

Ne croirait-on pas lire la définition de notre torpille ?

RESSEMBLANCE

Le collier d'une jeune fille de Birmanie.



Le faux-col du célèbre Dr Schacht.

POUR S'AMUSER

EN SOCIETE

Les joueurs s'assoient en cercle sur des chaises et chacun prend cinq billes ou cinq gages quelconques qu'il tient bien en vue à ses pieds dans une boîte ou un récipient quelconque.

L'un d'eux prend une balle et la lance à un autre joueur en lui « posant » une addition.

— Onze et huit, dit par exemple le lanceur en jetant la balle en l'air.

— Dix-neuf, doit répondre celui qui la reçoit.

Si ce dernier hésite, se trompe, ou manque la balle, il doit donner un gage au lanceur. Puis il jette lui-même la balle à un autre joueur en lui « posant » une autre addition. Ceux qui ont perdu tous leurs gages quittent le cercle qui se resserre.

Les joueurs qui ont gagné le plus de gages sont, naturellement, les plus attaqués.

Selon l'âge des joueurs, on limitera les nombres à 10, à 20, ou à 30.

Les derniers en présence pourront également augmenter progressivement d'un commun accord la limite des nombres autorisés.

GLANES DANS LES LIVRES...

...Aussi difficile à saisir que l'œil d'un maître d'hôtel...

...C'est un fameux politicien qui essaye de sauver ses deux faces...

...Son chapeau a toujours l'air d'avoir fait un faux atterrissage sur sa tête...

...Il s'habille comme un lit défait...

...C'est le genre de personne qui se rappellerait toujours votre âge, mais jamais votre anniversaire...

GRAINS DE SAGESSE

Un grand obstacle au bonheur, c'est de s'attendre à un trop grand bonheur.

Fontenelle

Le bonheur est de connaître ses limites et de les aimer.

Romain Rolland

Si le bonheur est si difficile, c'est que nous sommes trop difficiles en fait de bonheur.

Mme de Staël

Les délicats sont malheureux :
Rien ne saurait les satisfaire.

La Fontaine

Ton destin est celui d'un mortel et ce que tu désires n'est pas d'un mortel.

Ovide

Le bonheur est à la mesure de l'humain.

Alphonse Séché

RIONS

Le client. — Garçon, remportez ce canard, il a au moins cinq ans !

Le garçon. — Mais, monsieur, à quoi pouvez-vous reconnaître son âge ?

Le client. — Aux dents.

Le garçon. — Voyons, monsieur, je ne vous ai pas servi les dents... D'ailleurs, j'y pense, les canards n'en ont pas !

Le client. — Il ne s'agit pas de ses dents, mais des miennes.

●

Le voyageur. — Dites donc, monsieur le chef de gare, pourquoi vos trains sont-ils toujours en retard ?

Le chef de gare. — Eh, alors ! A quoi serviraient les salles d'attente ?

●

— Tu m'as dit que tu avais remporté un prix parce que tu étais le plus fort de la classe. Or, je vois que ce livre est un prix d'arithmétique et qu'il porte le nom de ton camarade Paul Dupont !

— C'est vrai, papa, mais je te le répète, je suis le plus fort de ma classe.

●

— Papa, est-ce que les maîtresses d'école sont payées ?

— Evidemment, mon enfant.

— Et pourtant, c'est nous qui faisons tout le travail !

(LES SOLUTIONS EN PAGE 12)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL. E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan (nouveau tarif) : P.T. 125 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 150 (£ 1/11/-) — Autres pays : P.T. 170 (£ 1/15/-)